

Fiction

Numéro 105, hiver 2006–2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20028ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2006). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (105), 17–37.

fiction

Bernard Ascal
LE GRÉEMENT DES OS
 Le Temps des Cerises,
 Pantin/Écrits des Forges,
 Trois-Rivières, 2006,
 172 p. ; 17 \$

La lecture du premier poème du *Grément des os* de Bernard Ascal donne un bon aperçu de ce qui allait suivre. « Pas de biceps / Pas de pectoraux / Pas de trapèzes / Ni d'extenseurs hélicoïdaux / Rien / À gonfler / Devant les demoiselles / Né sans peau / Sans poils sans os / Juste né / Avec mon égo [sic]. » Humour noir et propos métaphysiques seront au rendez-vous à l'intérieur d'un ensemble rythmé. L'auteur est d'ailleurs connu pour ses mises en musique de textes poétiques provenant de la francophonie, y compris du Québec. Il a en outre publié une anthologie de douze poètes de langue française au Temps des Cerises.

En littérature, l'indifférence, l'amour ou la détestation sont bien souvent affaire de goût personnel. Pour moi, la poésie est plus qu'un rire qui brasse la carcasse, plus que des jeux de mots sur fond de désespoir. C'est quand je sens, quand je devine, quand je ne suis surtout pas dans le domaine des certitudes que la magie d'un recueil opère. Dans le *Grément des os*, quelques poèmes plus intériorisés, et peut-être moins accessibles, m'ont touchée. Ils n'étaient pas les plus drôles. Ils ne cherchaient pas non plus, comme bien d'autres textes du recueil, à passer un message.

Comme nombre d'auteurs qui signent une première œuvre, Bernard Ascal semble vouloir faire entendre certaines de ses idées. À ce propos, la dernière partie du livre, qui en compte

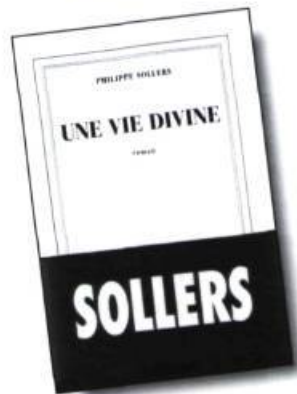
trois, se lit parfois comme un manifeste anarchiste. Un poème, par exemple, commence ainsi : « *Liberté Égalité Fraternité / Quelle mesquine médiocrité / Quelle médiocre mesquinerie / Si vous êtes utopique / Visez l'inconcevable* ». On dirait que, quand on cherche à communiquer ses idées politiques, en poésie, elles crèvent dans l'œuf. C'est que le souci de la forme, ici, est mis de côté au profit d'un dire qui perd du même coup sa raison d'être. S'ils étaient chantés, on en demanderait peut-être moins à ces vers, et ils auraient une fonction sociale. Mais les textes ont été réunis dans un livre, dédié à la sphère intime. Aucun arrangement musical ne vient compenser la faiblesse de certains. De belles idées, des vers accrocheurs, une voix singulière... à mettre sur disque.

Judy Quinn

Philippe Sollers
UNE VIE DIVINE
 Gallimard, Paris, 2006,
 524 p. ; 32,95 \$

Il y a un malaise. Trop parler – ou trop écrire – est-il pire péché que trop se taire ? Auteur d'une trentaine de romans et d'autant d'essais, le prolifique Philippe Sollers vit avec sérénité la polémique amour-haine dont son œuvre est l'objet. Son dernier livre n'échappe pas à la règle.

Dans *Une vie divine*, le très puissant directeur de la revue littéraire *l'Infini* et de la collection du même nom (Gallimard) promène gaillardement et avec passion ses 70 ans au cœur d'un roman-essai-biographie du philosophe allemand Friedrich Nietzsche. D'une écriture par ailleurs savante et intimiste. « Là,



nous sommes en décembre 1882, à Rapallo, au pied du Monte Allegro. Il est en train d'écrire son *Zarathoustra*, il prend du chloral pour dormir, il souffre du froid.»

L'auteur Sollers se colle au narrateur d'*Une vie divine*, un écrivain-philosophe, double de Nietzsche et alter ego de M.N. (monsieur Nietzsche), l'un incarnant le prolongement de l'autre sur terre. Qui est qui ? Qui dit quoi ? Une chose paraît claire : tous ces duplicata recherchent le bonheur. « Eh oui, pars vers le Sud, imbécile. Laisse le Nord et ses brouillards morts [...]. Cherche un endroit très simple, dans un quartier aussi silencieux que possible.»

Dans la confusion de ces quelque 500 pages, le lecteur croise – outre les femmes du narrateur, Ludi et Nelly – à peu près tout le monde : Lou Salomé et Freud, la sœur de Nietzsche et Hitler, Sade ou encore le bien

actuel Benoit XVI. Il voyage bien évidemment dans les villes-clés de la vie de Nietzsche, Nice, Turin, Rome ou Weimar. Et ailleurs. « L'esprit, l'esprit, vous nous emmerdez avec votre esprit. Napoléon à cheval à Iéna, en 1806, oui, bon, et alors ? Je sens dans votre appel à l'esprit je ne sais quel relent élitiste et réactionnaire.»

Ce monologue ironique aux multiples calembours – « garder son Kant à soi » ou « Dieu et Dieu font quatre » – est long, bien long.

Michèle Bernard

Annie Proulx
UN AS DANS LA MANCHE
 Trad. de l'anglais
 par André Zavriew
 Grasset, Paris, 2005,
 440 p. ; 29,95 \$

« Brokeback Mountain », la nouvelle extraite du recueil *Les pieds dans la boue*, qui a connu le succès que l'on sait au grand écran, a certes fait connaître Annie Proulx d'un large public. Cette reconnaissance était précédée d'un succès littéraire des plus enviables : son premier roman, *Cartes postales*, s'est mérité le Pen/Faulkner Award et son second roman, *Nœuds et dénouements*, le prix Pulitzer et le National Book Award. Et tout porte à croire, si ce n'est déjà fait, qu'elle récoltera autant de succès avec son dernier roman.

Un as dans la manche se révèle être une véritable saga texane, voire américaine. Un roman qui embrasse large, qui plonge au cœur d'un univers méconnu, celui des éleveurs de bétail du sud-ouest américain et des installateurs d'éoliennes, indispensables à la survie des troupeaux qui sillonnaient les vastes plaines poussiéreuses. Annie Proulx se livre ici à un monumental travail de restitution d'une culture aujourd'hui menacée de disparition. Très tôt abandonné par ses parents partis

fiction

chercher fortune en Alaska, Bob Dollar, le protagoniste du roman, est élevé par un oncle brocanteur de Denver. Après avoir cumulé maints petits boulots, Bob Dollar se retrouve à l'emploi de la Mondiale de la couenne, une multinationale de porcheries industrielles aux prises avec des problèmes d'émancipation propres à la nature de ses activités : le cochon se vend bien, mais personne ne veut de porcherie dans son environnement. Cette fâcheuse situation amène les dirigeants de la Mondiale de la couenne à faire preuve de ruse, voire de subterfuge et de malhonnêteté – de réalisme mercantile quoi – pour arriver à leurs fins. Bob Dollar se voit ainsi confié la délicate mission de repérer des fermes, autrefois consacrées à l'élevage de bétail, qui pourraient être transformées en mégaporcheries. Afin de ne pas éveiller les soupçons des fermiers qui y ont consacré leur vie, ou de leurs héritiers qui ne cherchent qu'à faire fructifier ce qui ne leur paraît être qu'une terre aride et poussiéreuse, Bob Dollar revêt les habits du représentant d'une entreprise immobilière à la recherche de terrains propices à la construction de résidences de luxe.

« Au cours de ses jeunes années, Bob avait souvent l'impression d'avoir une identité fragmentaire, d'être une mosaïque de morceaux mal joints, l'équivalent d'un sac de petits bouts de bois. » À l'image de son protagoniste, Annie Proulx nous livre un portrait saisissant d'une région et des gens qui ont façonné la partie septentrionale du Texas que l'on a surnommée le *Panhandle*. Les descriptions sont saisissantes de réalisme tout en nous plongeant dans

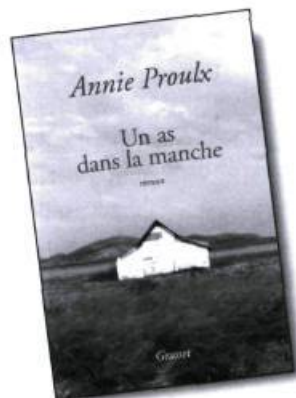
un univers qui nous paraît à certains moments irréel, comme nous semblent l'être les personnages qui l'habitent. L'image que l'on a du Texas et des gens qui y vivent ne sera jamais plus la même après cette lecture.

Jean-Paul Beaumier

Ying Chen
LE MANGEUR
Boréal, Montréal, 2006,
137 p. ; 18,95 \$

Roman à géométrie variable, *Le mangeur* de Ying Chen est une véritable valse temporelle où se balancent allègrement le passé, le présent et l'ébauche d'un avenir incertain. À la manière d'un polar, l'auteur crée une curieuse démanéation incitante à la progression de la lecture. C'est avec un plaisir scrupuleux que nous progressons dans ces pages traversées par une marée émotionnelle balayant tout sur son passage. Le lecteur est, dès les premières lignes, plongé dans un tissage bourbeux de géographies et d'espace-temps où un père aux allures *pachydermiques* atteint d'une boulimie quasi cannibalesque entretient avec sa fille un amour filial prisonnier de la mémoire de leurs origines. Cet héritage tentaculaire imprègne chaque parcelle de la vie de la jeune fille avide de s'échapper des griffes de ses ascendances. Elle quittera donc son monde, ses repères syncopés et son paternel compagnon pour tenter de se bâtir un univers distancé de cet autre temps.

Ce récit allégorique offre un parallèle intéressant avec la fable de *Moby Dick*. La jeune fille, désireuse d'en finir avec son passé houleux, sera littéralement avalée par ses origines pater-



malaise chez le lecteur. Cependant, il n'en reste pas moins que Ying Chang a su ébranler les standards de la littérature en s'aventurant loin des sentiers de la normalité et en créant un métissage surprenant entre les temps, les origines et les émotions. La puissance poétique jointe aux effluves de chair, de mémoire et de deuil qui transcendent l'écrit entier insufflent au roman une intensité originale et rafraîchissante qui saura pousser le lecteur à la glotonnerie littéraire.

Audrey Morin

Gabrielle Wittkop
CHAQUE JOUR EST UN ARBRE QUI TOMBE
Verticales, Paris, 2006,
166 p. ; 25,95 \$

Gabrielle Ménardeau Wittkop (1920-2002) est une auteure inclassable. La dizaine de romans qu'elle a signés nous plonge dans un univers dérangeant, macabre et amoral, bien servi par une écriture raffinée et sans artifice. Native de Nantes, elle a longtemps vécu à Francfort où elle a œuvré comme journaliste pour les pages culturelles de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*. Cette collaboration lui a valu d'effectuer de nombreux voyages dans les Indes et dans les îles de Krakatoa, Sumatra et Java, un décor exotique dont est empreinte une bonne partie de son œuvre, des *Rajahs blancs* (1986) au roman posthume *Chaque jour est un arbre qui tombe*. Moins dans l'intention de choquer que par simple libre-pensée, Gabrielle Wittkop affectionne les thèmes scandaleux. Dans *Le nécrophile* (1972), elle rédigeait le journal intime de Lucien N, un antiquaire parisien amateur de statuettes japonaises et de chairs en décomposition. Dans *La marchande d'enfants* (2003), elle faisait le récit épistolaire d'une tenancière de bordel d'enfants sur fond de

nelles et, ainsi, confinée à être ballottée par les aléas de son destin. Malgré une plume agile et singulière, *Le mangeur* recèle des moments où les frontières vacillantes entre la fantasmagorie et le réel, l'angoisse et le plaisir peuvent former des ressacs de doute et de chaos dans les esprits les plus prudes. La relation plus que grisante qu'entretient le père avec la nourriture et la fusion entre ce dernier et sa fille peuvent certes engendrer des instants de

tourmente révolutionnaire. Dans la lignée de *La mort de C.* (1975), qui est sans doute son texte le plus poignant, *Chaque jour est un arbre qui tombe* prend la forme d'un journal imaginaire à deux voix, celui d'une femme, Hippolyte, et de son double critique, tandem narratif qui ne va pas sans rappeler le dédoublement de Nathalie Sarraute dans son autobiographie *Enfance*. Dans le récit de Wittkop, la première voix relate au « je » ses expériences passées, en regard du temps et de la mort ; l'autre voix, qui emploie la troisième personne, observe et juge Hippolyte d'un œil inflexible et philosophe. Singulière et entière, Gabrielle Wittkop bénéficie déjà d'un solide lectorat en Allemagne. Son œuvre, traduite en une dizaine de langues, se démarque par le déconcertant mélange qu'elle opère entre la perversité et la pudeur, le sadisme et la sophistication.

Patrick Bergeron

**Harlan Coben
INNOCENT**

*Trad. de l'américain
par Roxane Azimi
Belfond, Paris, 2006,
390 p. ; 24,95 \$*

On retrouve dans *Innocent* une recette chère à Harlan Coben : chaque action entraîne une répercussion inattendue qui désarçonne le héros, comme le lecteur. L'écheveau se construit peu à peu, à première vue de manière abusivement complexe, pour exploser en de nombreuses pistes que l'on explorera une à une, avant d'en débusquer une nouvelle – la bonne –, plus déconcertante encore que les précédentes.

Matt Hunter vit avec la culpabilité. Celle d'avoir tué accidentellement un jeune homme, treize ans plus tôt. Sa vie, auprès d'une femme dont il est amoureux et qui attend leur premier

Jacques Godbout

Un dixième roman pour Jacques Godbout qui célèbre aussi le 50^e anniversaire de ses débuts en littérature. Il nous entraîne dans une quête dont le propos peut d'abord étonner. Quel rapport entre la concierge du Panthéon et Julien Mackay ? Météorologue québécois de 48 ans, en retraite anticipée, celui-ci a décidé d'aller chercher à Paris, capitale culturelle mythique, l'inspiration pour un premier roman.

D'emblée, le titre est accrocheur. On s'envole volontiers avec Julien et on atterrit rapidement dans un Paris bien différent de celui des touristes. À peine débarqué, il se rend à la Société des gens de lettres, dans un hôtel particulier qu'il avait pris à tort pour un hôtel de tourisme. En ce dimanche de novembre, Paris somnole. Seul un jardinier l'accueille et l'envoie chez sa sœur qui lui trouvera peut-être un toit. À l'adresse indiquée, se dresse un grand édifice, avec un dôme surmonté d'une croix. Sans doute une église. Il sonne, et lui ouvre la concierge... du Panthéon !

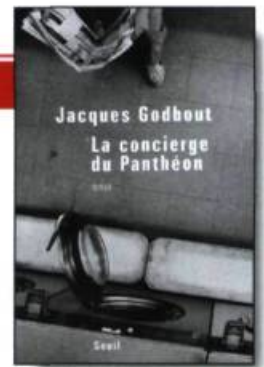
Un premier chapitre qui donne le ton. Jusqu'ici, entre Jacques Godbout et son personnage, une césure nette. L'ironie du premier frise presque la loufoquerie et la naïveté caricaturale du second laisse perplexe. Mais la curiosité est piquée. On se plaît, dès lors, à emboîter le pas à Julien. Il nous promène d'un personnage à l'autre et d'un lieu à l'autre, dans un Paris qui, sous son voile d'apparat, abrite misères et désillusions et

cache de dures réalités. Surtout pour un écrivain en herbe, étranger de surcroît, seul et sans attache dans le milieu littéraire.

Entre la rencontre d'une jeune Roumaine qui *squatte* son studio, celle d'un écrivain de renom et une beuverie avec des *poivrots* parisiens, Julien tente de suivre le rythme de la ville. Il erre du Luxembourg au Louvre, du Jardin des Plantes à la laverie de la rue Gay-Lussac. Souvent il se cache, angoissé, les sens aux aguets, toujours à l'affût.

Si au début l'auteur jetait un regard ironique sur son personnage, cette distance critique disparaît rapidement. On le suit même avec curiosité sinon avec tendresse. Qu'on ne s'y trompe pas cependant, l'effet semble voulu et c'est d'une plume experte que l'auteur a su mener ce chassé-croisé subtil entre lui et son personnage. On arrive sans peine au bout de la 149^e page. Sur la lancée, on en voudrait encore... un peu déçu par la chute...

Carole Pâquet



**Jacques Godbout
LA CONCIERGE DU PANTHÉON
Seuil, Paris, 2006, 149 p. ; 21,95 \$**

enfant, a désormais toutes les apparences d'une vie paisible et rangée. Jusqu'au jour où il reçoit, sur son portable, une vidéo de sa femme dans les bras d'un autre homme. « [...] vous apprenez que votre ravissante épouse est enceinte. Vous décidez alors d'acheter des téléphones portables avec la fonction appareil photo, pour rester en contact permanent. Pendant que vous êtes au travail, le portable sonne. Votre nom est Matt Hunter. Le portable sonne encore une fois. Et vous répondez... »

Le choc, l'incompréhension, la fureur. Puis le désir irrésistible de savoir, de comprendre.

Ce que Matt ignore encore, c'est que le cauchemar ne fait que commencer. Meurtres, disparitions, mensonges... Harlan Coben a un talent fou pour terminer ses chapitres, si bien que le lecteur, empressé, est lui aussi irrémédiablement pris au piège d'une effarante série de rebondissements. Tant par l'intrigue, compliquée mais savamment orchestrée, que par le style, presque lapidaire par moments mais extrêmement bien travaillé, *Innocent* est un excellent polar à suspens, à conseiller sans partage aux amateurs du genre... et aux autres !

Isabelle Collombat

**Katia Canciani
UN JARDIN EN ESPAGNE
RETOUR AU GÉNÉRALIFE
David, Ottawa, 2006,
244 p. ; 18 \$**

Faire défiler sa vie pendant que se déroule la promenade dans un jardin vibrant de culture et de souvenirs, qui n'a pas rêvé d'un aussi beau mariage ? Maria vit et fait vivre cette rencontre entre la merveille d'une autre époque et le parcours sans prétention d'une femme d'aujourd'hui. L'étonnant, c'est que jamais ne paraisse artificiel le contre-point entre les réminiscences personnelles et

fiction

les composantes du merveilleux jardin qui jouxte l'Alhambra. L'Espagne y reconnaît sa dette à l'égard de la culture musulmane. Maria, plus pèlerine que touriste, admire l'architecture, sent les parfums, écoute les fontaines qui ont la délicatesse de sourdre du sol au lieu de s'épuiser en jets prétentieux. Maria appartient à ce temps-ci, au point de consentir à l'accompagnement d'un guide audio, mais son regard porte assez loin et profondément pour sentir, dans cette Grenade quand même plus mauresque que chrétienne, « une symbiose complexe entre fervents du croissant et porteurs de croix ». La visite se déroule à pas lents, parfois dans le silence et la solitude, parfois heurtée par les commentaires crispants de touristes pressés. « Chaque homme qui a traversé ce jardin en a fait ce qu'il voulait, et ce, dès les premières décennies, alors que déjà, Ismaïl I l'avait agrandi pour célébrer sa victoire de la Vega. La fin d'une ère, la mienne, marquait aussi le début d'une autre. » Grâce à l'histoire, insertion dans la vie.

Car Maria, d'escalier en fontaine, de mirador en jardin, poursuit sa « recherche du temps perdu ». Les étapes de sa vie défilent au gré des souvenirs que fait lever la promenade. Il y eut la famille, le grand-père, l'amitié, la fantaisie des confidences, les livres lus pour apprivoiser le bibliothécaire... La peinture a sévi comme une passion, mais il lui aura fallu poser nue pour qu'agisse l'osmose entre le modèle et le pinceau. Quand le deuil a frappé près d'elle, Maria s'en souvient, elle a sombré dans l'aboulie. Même son amour pour l'intuitif Issa a vacillé. La reconstruction fut longue, exigeant

du corps la rude discipline du marathon pour que surgisse de nouveau la confiance. Puis, vinrent la maternité et de nouvelles inquiétudes.

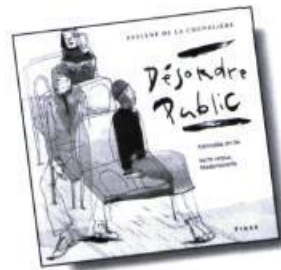
Katia Canciani réussit un parallèle prenant entre l'humble parcours d'une vie pareille aux autres et le princier « jardin de l'architecte » dont Grenade s'enorgueillit toujours. Les personnages sont vrais, émouvants, semblables à nous et donc uniques.

Laurent Laplante

Evelyne de la Chenelière
DÉSORDRE PUBLIC
Fides, Montréal, 2006,
130 p. ; 24,95 \$

La mort du metteur en scène Jean-Pierre Ronfard en septembre 2003 a peiné le Québec, tout spécialement l'équipe du Nouveau Théâtre expérimental, théâtre qu'il a créé avec d'autres en 1975. Juste avant son décès, le célèbre homme de théâtre travaillait à un projet avec l'auteure Evelyne de la Chenelière, projet qu'il n'a jamais pu terminer. L'entreprise, d'abord intitulée *Aphrodite en 04*, n'a pourtant pas été abandonnée. Devenue *Désordre public*, la pièce de théâtre a été jouée un mois seulement, en janvier 2004. Heureusement pour ceux qui n'ont pu y assister, les éditions Fides ont publié le texte dans un recueil intitulé *Désordre public*.

La pièce met en scène Max, un acteur au chômage incapable de compassion, qui est soudainement « victime » d'un don : il entend penser les gens qui l'entourent. L'humanité se révèle alors à lui à travers divers usagers des transports en commun. L'auteure profite de ces lieux (autobus, métro) propices à



texte a subi de nombreuses modifications de représentation en représentation. Ces modifications sont clairement indiquées par des dates et des symboles dans les marges du livre. Bien que parfois chaotique, cette mise en forme représente bien le côté expérimental d'une facette habituellement inaccessible aux spectateurs : la production. Quelques échanges entre l'auteure et les acteurs s'ajoutent en complément à la fin du livre.

Le recueil inclut également le texte d'une autre pièce de théâtre écrite par Evelyne de la Chenelière intitulée *Nicht retour, Mademoiselle*, histoire pleine de nostalgie et d'émotions d'un homme d'affaires en voyage vers son passé. L'œuvre offre aux lecteurs deux versions de la pièce grâce aux mêmes types de symboles présents dans *Désordre public*.

Joanie Boutin

Henning Mankell
LE RETOUR DU PROFESSEUR DE DANSE
Trad. du suédois
par Anna Gibson
Seuil, Paris, 2006,
409 p. ; 29,95 \$

Dans le dernier roman de Henning Mankell, nulle trace de Kurt Wallander ni de sa fille Linda. Dans une petite province à l'autre bout de la Suède, en bordure de la frontière norvégienne, c'est Giuseppe Larsson qui enquête. Or le meurtre sauvage de Herbert Molin, policier à la retraite, donnera lieu à la rencontre de Giuseppe Larsson et de Stefan Lindman, lui-même policier à Borås, à quelques heures de route du Norrland où a été retrouvé le corps ensanglanté de Molin. En congé de maladie, Lindman, 37 ans, ex-collègue de Molin, se mêlera officieusement à l'enquête pour tromper l'attente d'une radiothérapie qu'il redoute.

Mankell nous a habitués, avec Kurt Wallander et ses collègues, parents et amis, à des personnages charismatiques et à des tonalités affectives qui nous sont devenues familières. Il se surpasse dans *Le retour du professeur de danse* où psychologie et sociologie prennent de plus en plus de place. Ses héros, humains avant tout, ne jouent pas les supermans ; bien au contraire, on les découvre dans toute leur vulnérabilité, ce qui les rend d'ailleurs fort sympathiques. Même le meurtrier de Molin, Fernando Hereira, suscite une certaine sympathie en sa qualité de victime d'un drame douloureux qui s'est joué dans un passé obsédant rempli d'ombre et qui concerne toute l'humanité demeurée indifférente. Lindman et Larsson découvriront avec horreur que la barbarie nazie a survécu et qu'elle est présente dans leur pays comme ailleurs, incarnée par des hommes et des femmes en apparence inoffensifs.

Les drames se succèdent dans le dernier roman de Mankell car à deux meurtres s'ajoutent des épreuves personnelles douloureuses, des angoisses existentielles bien senties et des disgrâces méritées. Comme dans les romans précédents, le fil narratif alterne ici encore entre l'action et la réflexion, ce qui a l'heur de plaire aux fidèles de Mankell.

Sylvie Trottier

Wang Anyi
LE CHANT
DES REGRETS ÉTERNELS

Trad. du chinois
par Yvonne André
et Stéphane Lévêque
Philippe Picquier, Arles, 2006,
678 p. ; 39,95 \$

Personne ne regrettera d'ouvrir *Le chant des regrets éternels*. Les quatre premiers chapitres vous jettent à terre. Avec un art d'orfèvre, Wang Anyi y décrit

Nicolas Dickner

Après le succès populaire et critique de *Nikolski*, les éditions de L'instant même ont eu la bonne idée de rééditer le premier recueil de nouvelles de Nicolas Dickner, *L'encyclopédie du petit cercle*, prix Adrienne-Choquette 2000. Si son premier roman brillait par sa composition tripartite originale et par un imaginaire maritime bien exploité, son recueil privilégie le ludisme, la soif du savoir et prend prétexte de la découverte d'une encyclopédie inusitée pour proposer au lecteur un voyage loufoque et dépaysant. « Ce borgésien ouvrage », gorgé d'expressions insolites, permet au narrateur de se constituer un imaginaire, qu'il partage avec Karine. À partir de définitions sibyllines conférées à des notions elles-mêmes obscures, le narrateur construit des récits qui viennent les expliciter et les réinterpréter. Chaque nouvelle est donc une démonstration de concepts aussi merveilleux que « Bombardement limbique » et « Attrape-méduse ».

L'encyclopédie, agrémentée par la vive intelligence d'un narrateur fripon, remplit dès lors son rôle : elle ouvre sur le monde, propose une cartographie d'ailleurs fabuleux, composée d'Alexandrie distante, de Nord incertain et de Madagascar rêvé. Les personnages, portés par un désir d'évasion, par une verve fabulatrice, se créent des univers où le savoir est lié au partage. L'encyclopédie, qui doit, par

sa nature, expliciter le réel, en démontrer les rouages, s'avère ici un immense vortex qui accapare le monde et le transfigure, lui accordant une valeur ludique où les contingences identitaires perdent leur emprise. Il en résulte un recueil drôle et libérateur, qui fait humer, mine de rien, un vaste savoir et échafauder des mondes parallèles. À travers la lecture, le monde parvient à se réorganiser, de sorte que des épopées émergent autour d'une tasse de thé et des contes philosophiques tiennent dans le regard de jeunes filles alertes. Pour réussir un tel dessein, il suffit d'assigner au savoir sa véritable fonction : non pas écraser la culture de significations figées, mais permettre d'accumuler un réservoir de rêves et de mondes à explorer. Ce que Dickner fait avec brio. C'est ainsi que, sans cesser de nous amuser, ce petit bouquin annonçait le grand écrivain révélé par *Nikolski*.

Michel Nareau

Nicolas Dickner
L'ENCYCLOPÉDIE DU PETIT CERCLE
L'instant même, Québec, 2006, 111 p. ; 10,95 \$



Shanghai, ses ruelles, les rumeurs qui en sont la toile de fond, les pigeons qui en sont la grâce et les jeunes filles qui en sont l'âme. Après cette somptueuse entrée en matière, le roman s'attache au destin de Ts'iyao, l'une de ces jeunes Shanghaiennes.

La beauté de cette jeune fille d'origine modeste, âgée de seize ans au moment où débute le récit, lui vaudra d'être élue troisième Miss Shanghai en 1947. Par ricochet, cette élection entraînera sa rapide ascension sociale jusqu'au statut de « fleur de société », ainsi qu'on appelle pudiquement, à l'époque, une femme entretenue. La mort de son riche protecteur, qui coïncide avec la prise du pouvoir par les commu-

nistes, en 1949, la forcera à se retirer de la ville pour se refaire une « virginité » intime et sociale.

De retour dans un Shanghai devenu communiste, notre héroïne gagnera sa vie comme infirmière. Surtout, elle officiera comme hôtesse pour un petit groupe d'oisifs qui ont trouvé refuge dans son appartement pour jouer au mah-jong pendant qu'au dehors, passe l'Histoire. Enfin, devenue mère d'une fille rebelle, Ts'iyao verra sa ville bien-aimée retrouver un peu de ses couleurs d'antan au moment où celle-ci succombe aux sirènes de la consommation et de l'affairisme, à l'aube des années 1970.

Même si l'on peut parler de

réussite à son sujet, *Le chant des regrets éternels* n'échappe pas à certains travers, le premier et le plus sérieux étant le manque d'épaisseur de son héroïne. En fait, elle est inexistante en dehors de son sentiment amoureux. De même, la subtilité de la plume et la finesse du regard de l'auteure tournent quelquefois à l'excès de délicatesse et tombent dans le maniérisme. Mais ce qui rachète certaines faiblesses, c'est l'extraordinaire talent de Wang Anyi de rendre sensible l'âme de Shanghai et d'en faire un vrai personnage. À elles seules, ces pages valent que l'on se plonge dans l'histoire de Ts'iyao.

Yvon Poulin

fiction

Robert Ludlum et Gayle Lynds
LE CODE ALTMAN
 Trad. de l'américain
 par Renaud Morin
 Grasset, Paris, 2006,
 494 p. ; 29,95 \$

Nul besoin de présenter Robert Ludlum, que l'on considère depuis des années comme le maître incontesté du suspense. Avec *Le code Altman*, écrit à quatre mains avec Gayle Lynds, Robert Ludlum complète le quatrième volet de son cycle du *Réseau Bouclier*. C'est donc sans surprise que l'on retrouve Jon Smith, agent du fameux réseau, qui part cette fois pour Taïwan enquêter sur un présumé trafic de produits chimiques prohibés qui pourraient servir à la fabrication d'armes de destruction massive (toute ressemblance avec des faits réels ne serait que pure fiction).

« Un adage qui avait cours à Washington voulait que les avocats contrôlent le gouvernement, mais que les espions contrôlent les avocats. » Le ton est donné dès la première page. Ça ressemble à du Ludlum et c'est bien du Ludlum. La théorie du complot se met en branle et notre héros aura à affronter, selon la loi du genre, une série de traquenards, de meurtres et de trahisons, s'efforçant tout à la fois d'être efficace et de ménager l'équilibre diplomatique fragile entre la Chine et les États-Unis. À défaut de quoi le monde pourrait bien basculer dans un conflit nucléaire...

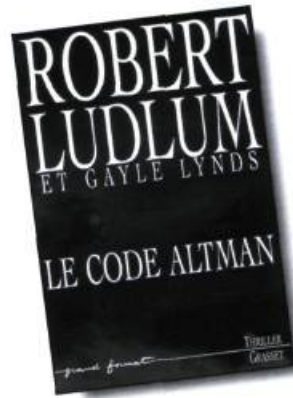
N'évoquons que très brièvement le style, narratif, qui n'a pas grande singularité. *Le code Altman*, comme Jon Smith, remplit à merveille sa mission. Tous les ingrédients sont réunis : sphères occultes, héros pleins

de vaillance, voyages, rythme haletant, proportion réussie de machinations et de secrets, action, suspense... mais des personnages à la psychologie à peine esquissée et une fin, hélas, un peu mièvre.

Isabelle Collombat

Evgueni Zamiatine
AU DIABLE VAUVERT
 suivi de *ALATYR*
 Trad. du russe
 par Jean-Baptiste Godon
 Verdier, Paris, 2005,
 187 p. ; 22,50 \$

Pour Evgueni Zamiatine (1884-1937), c'est l'hérésie qui fait vivre le monde. Sa vie durant, il n'a cessé de se situer en marge des courants dominants : « Anglais moscovite », comme l'a surnommé Alexander Blok, il était ingénieur naval et écrivain, fils de prêtre et bolchevik, garde blanc pour la Tcheka et cet exilé qui sollicita, dans une téméraire lettre à Staline, la permission de quitter l'URSS... S'il fait aujourd'hui figure d'oublié, il a pourtant connu une grande célébrité dans les années 1920, alors qu'il œuvrait, aux côtés de Maxime Gorki, à titre d'acteur majeur de la littérature russe. Célébré comme un nouveau Gogol, il a d'ailleurs participé à l'écriture du livret d'opéra de Chostakovitch inspiré de la nouvelle « Le nez » en 1928. Les lecteurs de contre-utopies connaissent sans doute son classique *Nous autres*, achevé en 1921, mais interdit en territoire russe jusqu'en 1988. Traduit en anglais et en tchèque dès 1924 et 1927, *Nous autres* a servi de modèle au chef-d'œuvre de George Orwell, 1984. Jusqu'ici inédits en français, les deux récits truculents qu'ont fait



paraître les éditions Verdier, *Au diable vauvert* (1914) et *Alatyr* (1915), sont teintés du régionalisme comique qui caractérise l'œuvre de Zamiatine à ses débuts, comme dans *Province* (1913), satire mordante et gaie de la Russie paysanne sous l'ère tsariste. Dans *Au diable vauvert*, Zamiatine évoque le quotidien d'un détachement militaire quelque part sur le Pacifique, à travers les mésa-

ventures de l'engagé volontaire Andreï Ivanytch Polovets. Les plaisanteries grasses de soldat qui jalonnent le récit, jointes aux portraits fantaisistes de personnages aux dimensions ubuesques, en font un récit halluciné et allègrement déroutant. Dans *Alatyr*, le commissaire Ivan Makarytch, cacochyme comme tant de personnages chez Dostoïevski, désespère de trouver un fiancé pour sa fille Glaphira. Depuis la guerre contre le Grand Turc, la cité d'Alatyr, qui contrôle de près le taux des naissances, est aux prises avec une surpopulation de vieilles filles. Si *Au diable vauvert* et *Alatyr* ne sont guère les chefs-d'œuvre de Zamiatine, ils constituent tout de même deux récits surprenants qui donneront envie au lecteur d'en savoir plus sur le parcours et la personnalité de leur coloré auteur.

Patrick Bergeron

Maxime-Olivier Moutier
LES TROIS MODES
DE CONSERVATION
DES VIANDES
 Marchand de feuilles,
 Montréal, 2006,
 264 p. ; 21,95 \$

Depuis la parution de *Pour une éthique urbaine* en 2002, beaucoup de choses ont changé pour Maxime-Olivier Moutier. Devenu psychanalyste, celui que l'on présentait comme l'écrivain phare de la relève québécoise au tournant des années 2000 fait désormais passer l'écriture en second. Travaillant comme intervenant dans un centre de crise, marié et père de trois enfants, l'auteur autrefois connu pour ses œuvres où l'état de choc étant prégnant a modifié son rapport à l'écriture, affirmant que ses problèmes, aujourd'hui, ne concernent plus la littérature. Le jeune homme jadis tourmenté et individualiste s'est transformé en un époux et un père responsable du

bien-être de sa famille, à laquelle il consacre désormais sa vie avec le plus grand bonheur.

C'est d'ailleurs de cette vie domestique hautement signifiante dont il est question dans *Les trois modes de conservation des viandes*, son plus récent ouvrage. Ce roman, publié chez un nouvel éditeur (puisque les éditions de L'Effet pourpre ont cessé leurs activités), se veut « un véritable antibiotique pour une génération issue de la famille décomposée [...] un remède contre la désillusion et le cafard moderne ». En alternance sont présentés deux récits : celui, narré au « vous », de l'enfant qui souffre de l'instabilité de ses parents, et celui, narré au « je », d'un homme fier de l'équilibre qu'il a atteint dans son rôle de père de famille.

Pour le narrateur adulte, le quotidien de la vie familiale, fait de multiples obligations, est rédempteur. Investi d'une mission nouvelle, le père voit les jours et les tâches se succéder. Certains deuils sont évidemment nécessaires, mais il ne se « désengage pas », convaincu que son engagement quotidien constitue une réponse pertinente au cynisme ambiant et à la désacralisation dont souffre la famille québécoise. À ses côtés, la femme est plus qu'une partenaire ; elle joue un rôle catalyseur. « La force que j'ai, c'est ma femme qui me l'a donnée. Si je sais faire tant de choses désormais, c'est que

sa présence m'en a donné les moyens. [...] Elle a fait de moi un homme capable de se lever le matin avec le désir dévorant de s'engager dans la journée. »

Toujours aussi vive et sensible, la plume de Maxime-Olivier Moutier laisse ainsi transparaître, pour la première fois peut-être, « la possibilité du bonheur », d'une plénitude construite à deux. « Nous apprécions le vent sur la peau de notre visage. Le vent qui se faufile par les failles et les fissures. Nous regardons nos enfants, et eux aussi ressentent ce vent. [...] Nous sommes bien. »

Veronique Pepin

Ann Rule
UN CŒUR TROP LOURD
Trad. de l'américain
par Claire Forget-Menot
Michel Lafon, Neuilly-sur-Seine, 2006, 234 p. ; 24,95 \$

Un homme est assassiné, la meurtrière est identifiée et un procès s'ensuit. Les uns témoignent pour la victime tandis que les autres soutiennent la coupable.

Ann Rule présente dans de courts chapitres ce que fut, jusqu'au jour du drame, la vie de Liysa Northon, née DeWitt. Une vie qui, tout compte fait, ferait l'envie de bien des jeunes filles ! Jolie, talentueuse, sportive, Liysa passe sa vie entre Hawaï et Bend, dans l'Oregon. Mariée trois fois, mère de deux magnifiques garçons, Liysa Northon, photogra-

phe et écrivaine, arrive toujours à ses fins. Or cette jeune femme sémiante et séduisante confie à ses amies que Chris, son troisième mari, la bat. Non seulement la violente-t-il mais il menace de la tuer, elle et les deux enfants, dont son propre fils de quatre ans, Bjorn.

Très tôt le matin du 9 octobre 2000, Liysa, trempée, l'œil et la joue tuméfiés, se réfugie chez son amie Ellen Duveaux et lui dit : « Chris a essayé de me tuer... » Pourtant, ce même 9 octobre, c'est Chris Northon qui est retrouvé mort dans son sac de couchage au camping Maxwell, au bord de la rivière Lostine.

Liysa Northon avoue son crime mais plaide la légitime défense. Toutefois, son avocat a du fil à retordre pour en convaincre les membres du jury. Entre autres, les scénarios qu'elle a écrits révèlent une personne moins angélique qu'on veut bien le laisser entendre. « [...] il émanait de ses écrits une angoisse sourde, révélatrice d'un esprit tortueux, qui aurait glacé d'effroi n'importe quel lecteur. La violence qui s'en dégageait était trop réelle et occultait toute autre impression. »

Dans ses nombreux romans, Ann Rule relate des faits vécus. Ex-inspecteur de police, formatrice de policiers et collaboratrice au FBI, cette auteure écrit en quelque sorte des comptes rendus de procès davantage que

des polars, ce qui présente un intérêt certain pour les adeptes des séries policières à la télé. Différent et captivant !



Sylvie Trottier

Dany Laferrière
VERS LE SUD
Boréal, Montréal, 2006,
250 p. ; 22,50 \$

Des éphèbes haïtiens gentils, inquiétants ou carrément malhonnêtes chassent et croisent de riches quinquagénaires blanches en mal de baise, elles-mêmes un rien retorses ou fort ingénues. « Pourquoi, mon Dieu, as-tu fait pousser sur ce tas de fumier une fleur aussi étincelante que Legba ? [...] Laissez-moi vous dire qu'il n'y a rien dans le Nord pour les femmes de plus de quarante ans. »

Dany Laferrière récidive avec des thèmes qui lui collent au cœur, le soleil de Port-au-Prince, les impitoyables relations Nord-Sud et le sexe. L'écrivain montréalais dit et redit la joie de vivre et la misère séculaire qui s'entrecroisent dans son pays d'origine, là où le paradis voisine l'enfer. Sourire en coin, il aborde la prostitution masculine avec brutalité, avec la franchise qui le caractérise.

Vers le sud est né d'une œuvre précédente remaniée – *La chair du maître* (1997) – ; il compte une vingtaine de courts récits plus ou moins indépendants

<p>Les Éditions du Noroît Nouveautés 2006</p>  <p>35 ans de poésie</p> <p>www.lenoroit.com</p>	<p>Collection</p>  <p>Le Noroît / prose</p>	<p>Alain Cugier Fragments échappés du froid</p> 	 <p>Martin Thibault Sur le chemin Marchant 2005</p>

DIFFUSION DIMEDIA

fiction

les uns des autres. Le délicat cisèlement descriptif et le langage fortement visuel de Laferrière en séduisent plus d'un. « La grosse femme se met à danser, sans musique. On entend seulement le bruit sourd de ses talons nus sur la terre. » Le livre a par ailleurs été porté à l'écran par Laurent Cantet avec Charlotte Rampling, Louise Portal et le sculptural Ménothy César.

Si *Vers le sud* plaît avec ses scènes d'ombre et de lumière, il désappointe parfois : éternel jeu amoureux sans surprise, banales conspirations entre hommes et femmes ou plutôt entre jeunes hommes et femmes vieillissantes. Dans ce livre inégal, à la limite du roman à deux sous, les lieux communs déçoivent le lecteur. « Un cri rauque. Une bouche tordue de désirs trop longtemps retenus. » Étonnant chez un auteur dont la qualité du vocabulaire peut être souvent bien jouissive.

Michèle Bernard

**Vicki Baum
ULLE**

Trad. de l'allemand
par Eugène Bestaux
Phébus, Paris, 2006,
235 p. ; 34,95 \$

« Quelqu'un a parlé avec moi comme avec son égal. Quelqu'un m'a appelé par mon nom. Pour la première fois de ma vie, quelqu'un m'a appelé par mon vrai nom, comme un homme véritable... » Ce court passage traduit l'essence du roman de Vicki Baum dont l'œuvre est remise au goût du jour par les éditions Phébus.

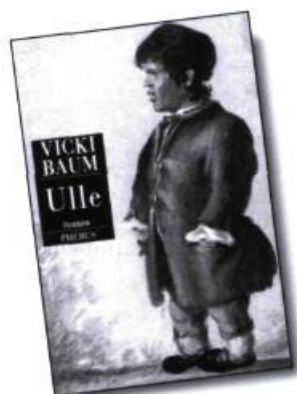
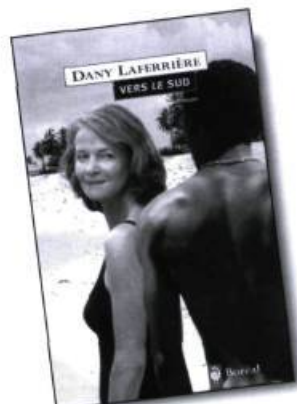
Née en Autriche au XIX^e siècle au sein d'une riche famille juive, Vicki Baum publie son premier

roman en 1919. Plus d'une cinquantaine de titres suivront qui, pour la plupart, seront des best-sellers traduits dans plusieurs langues. Une dizaine d'entre eux sont aussi adaptés pour le grand écran, dont le fameux *Grand Hotel* mettant en vedette les icônes Greta Garbo et Joan Crawford et qui rasera l'Academy Award. Naturalisée Américaine, Vicki Baum meurt en 1960 à Hollywood. *Ulle*, publié en 1924, fait partie des premières œuvres dans la veine réaliste allemande de la romancière et scénariste.

Ulle, surnom de Ulrich Moog, est le dernier rejeton d'une famille devenue pauvre à la suite de la déchéance du père après l'amputation d'une jambe. La mère, bientôt veuve, survit en se prostituant. Déjà marqué par sa situation familiale, Ulle est encore plus stigmatisé du fait de son aspect physique : c'est un nain, un de ces avortons dont un certain Hitler et ses amis voudront se débarrasser quelques années plus tard comme le rappelle l'éditeur de cette réédition dans sa note. Et c'est sans doute là que le roman de Vicki Baum prend toute son envergure : *Ulle* apparaît comme le présage des horreurs à venir, liées à l'épuration de la race par les nazis alors que juifs, Tziganes, homosexuels, handicapés mentaux et physiques sont purement et simplement éliminés. Mais du cirque au théâtre jusqu'à son retour dans le grand anonymat de la rue, Ulle ne perd jamais ni sa grande dignité ni son extrême lucidité.

Ulle, un roman classique qui permet de découvrir l'œuvre de celle que critiques et éditeurs saluent désormais comme l'un des grands écrivains du XX^e siècle.

Linda Amyot



seule personne en laquelle ils placent tous leurs espoirs et leurs rêves. C'est grâce à ces personnes qu'ils trouvent la joie nécessaire à leur survie, et c'est pourquoi ils quêtent incessamment un peu de plaisir à ces êtres salvateurs, au milieu de l'hiver qu'est leur existence.

Triste. Touchant. Incroyablement beau. Les mots manquent pour décrire les récits du recueil. De sa plume poétique, Hélène Robitaille transforme la vie banale de ces pauvres âmes en de magnifiques aventures remplies de mélancolie et de nostalgie. Ses mots savent atteindre le lecteur avec beaucoup de délicatesse, et la tristesse douce qu'ils évoquent provoque parfois quelques larmes. Un peu d'humour perce quelques phrases ici et là, créant un équilibre quasi parfait.

Utiliser le pathétique et le laid pour le rendre beau et attirant, c'est le talent qu'Hélène Robitaille possède. Et quel talent !

Joanie Boutin

**Alban Lefranc
DES FOULES, DES
BOUCHES, DES ARMES
Melville/Léo Scheer, Paris,
2006, 164 p. ; 27,95 \$**

Il faut être prêt à assumer certaines déstabilisations pour pouvoir apprécier le dernier livre d'Alban Lefranc. L'auteur d'*Attaques sur le chemin, le soir, dans la neige* (Le Quartanier) est rebelle à toutes formes de conformisme, que ce soit sur les plans du style ou du contenu, les deux étant ici au service d'un même propos : le saccage de la vie. En racontant l'histoire réelle de membres de la célèbre bande à Baader, des terroristes allemands qui ont fait exploser des bombes à la fin des années soixante et jusqu'au début des années soixante-dix, Alban Lefranc renoue avec l'esthétique d'une époque qui voulait secouer ses fondements. Cela, évidem-

**Hélène Robitaille
LES CIGALES EN HIVER
L'instant même, Québec,
2006, 128 p. ; 22,95 \$**

Pauvres, sans-abris, laids, jeunes ou vieux, tous les personnages du recueil *Les cigales en hiver* sentent qu'ils n'appartiennent pas au monde des « normaux ». Déchirés, ils n'arrivent pas à accepter leur solitude, mais sont trop faibles pour élever la voix. Ils ont souvent pour ancre une

ment, puisqu'il s'agit d'un auteur qui fera sa place, avec le regard critique de l'homme d'aujourd'hui. Cette littérature comme instrument de révolte, de remise en question du réel, de sa marche, l'auteur la fait remonter au *Manifeste du surréalisme* d'André Breton qu'il cite par le biais de l'avocat appelé à la défense des membres de la bande. « L'acte surréaliste le plus simple consiste, revolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule'. [...] Ces propos n'ont jamais blessé personne, croyez-moi. Un simple texte. » À quoi cet art a-t-il servi hors du discours ? Et même, à quoi ont servi les bombes, sinon à mettre sous verrous une conscience délinquante ? Répondre à ces questions donnerait un message à un livre dont la mission est autre : celle de nous plonger dans le doute, de saper nos bases personnelles. À ce propos, le roman est une réussite. Il l'est aussi parce que la qualité de son écriture fragmentée, polyphonique, poétique, violente produit un plaisir esthétique qui fait passer outre aux difficultés de compréhension. *Des foules, des bouches, des armes* est en somme une expérience de lecture prégnante, un peu angoissante.

Judy Quinn

Alphonse Daudet
ROMANS, CONTES, RÉCITS
Omnibus, Paris, 2006,
1111 p. ; 34,95 \$

Les éditions Omnibus ont eu l'excellente idée de réunir les plus célèbres romans d'Alphonse Daudet (1840-1897) dans un ouvrage souple offert à prix modique : *Romans, contes, récits*. De plus, ils publient simultanément *Cent chemins de Daudet en Provence*, un magnifique album illustré, sous la forme d'un pèlerinage culturel et litté-

Les vengeances de Laplante

« Cela revêtait les apparences d'un repas d'amoureux, mais ils parlaient meurtre. 'Ça en fait un d'éliminé'. » La première phrase du dernier roman de Laurent Laplante nous introduit d'emblée dans cette histoire de vengeances. Marie-Hélène et Jean-Luc forment (en apparence) un petit couple parfait de jeunes amoureux. À ceci près qu'ils fomentent de sales coups, dictés, selon leur vision très personnelle de ces choses, par l'amour et par un besoin de rendre la justice. La mission qu'ils se sont ainsi octroyée ? Faire passer de vie à trépas ceux qu'ils considèrent comme des nuisances. « On leur met un instant le nez dans leur crasse, puis on les élimine. [...] Ce ne sont pas des gens capables de regretter, de vraiment regretter ce qu'ils ont fait. » La montée en puissance du récit est si habile que l'on est presque tenté, un temps, de donner raison à nos deux tourtereaux justiciers qui mettent un point d'honneur à accomplir leur tâche proprement. « Deux enfants agressés par un libéré conditionnel », « Un viol à la source du meurtre de la côte Gilmour »... De simples coupures de presse pour justifier le passage à l'acte. Mais la quête de justice, bientôt, cédera le pas au plaisir intrinsèque que procure le meurtre, la perversion se substituant peu à peu à la tentative de justification du début. Jean-Jacques Marceau et André Pharand, que nous avions déjà eu le bonheur de croiser dans *Les morts du Blavet* (2004), se lancent aux trousses de ces assassins pour qui brouiller les pistes relève du grand art.

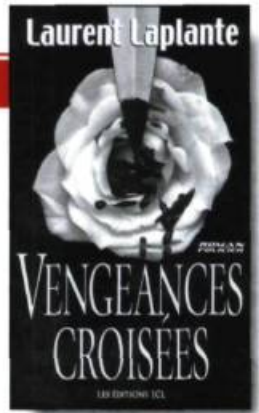
On retrouve comme à l'accoutumée chez Laurent Laplante ce style soigné, précis, un rien parfois suranné (« Pharand se sentit en connivence avec cet avocat peu porté aux états d'âme ») qui fait précisément en sorte qu'on le reconnaît entre mille, ce qui est incontestablement la marque des plus grands.

Ici ou là, derrière le romancier qu'est désormais Laurent Laplante, point l'admirable essayiste qu'il fut pendant longtemps et qui continue de porter sur le monde qui l'entoure un regard tout à la fois critique et averti. « Toute la nuit, le travail avait été oppressant, les patients plus souvent déboussolés, fiévreux, dolents, la patience de Marie-Hélène mise à plus dure épreuve. Pourquoi, se demandait-elle, les plus jeunes infirmières sont-elles surtaxées en termes d'horaires et de constantes adaptations ? La profession lui convenait, elle espérait y passer sa vie, mais elle détestait la gestion qu'on en faisait. »

Une intrigue bien ficelée, des personnages bien campés, un dénouement à la hauteur, un style efficace : que diable demander de plus ?

Armelle Datin

Laurent Laplante
VENGEANCES CROISÉES
JCL, Chicoutimi, 2006, 309 p. ; 17,95 \$



raire préparé par Michel Carli, qui montre les lieux habités et visités par Daudet.

Le présent recueil comprend une suite impressionnante de classiques : *Les lettres de mon moulin* (1866), *Le petit chose* (1868) et la trilogie satirique de Tartarin, personnage proche de Don Quichotte : *Tartarin de Tarascon* (1871), *Tartarin sur les Alpes* (1885) et *Port Tarascon* (1890). Parmi ses œuvres moins célèbres mais du même calibre, on trouve les romans sur les mœurs au XIX^e siècle comme *Numa Roumestan* (1881), *Sapho* (1884), mais aussi *Le trésor*

d'Arlatan (1897). À la fin de l'ouvrage, un carnet posthume à caractère autobiographique, rédigé sous forme de notes non datées, *La Doulou*, évoque de manière réaliste et parfois amère les années de maladie du romancier.

Les huit romans réunis ici comprennent peu de notes infrapaginales de l'éditeur, mais une présentation générale et stylistique suivie d'une chronologie précèdent l'ensemble. Dans son excellente introduction, Anne-Simone Dufief précise que des romans tels que *Numa Roumestan* et *Sapho* étaient

considérés du vivant de Daudet comme ses plus importants. Par ailleurs, la préfacière rappelle que Daudet n'avait pas écrit *Les lettres de mon moulin*, *Le petit chose* et sa trilogie de Tartarin pour un jeune public, mais qu'il autorisa un jour son éditeur à en publier des versions abrégées et illustrées destinées à la jeunesse, ce qui lui a longtemps valu l'étiquette réductrice de « conteur pour enfants », en dépit de la publication d'œuvres plus sensuelles comme *Sapho*. Enfin, l'éditeur a aussi inclus en guise de postface à certains romans quelques pages parues

fiction

dans *Histoire de mes livres*, où Daudet situe dans chaque cas son inspiration, et parfois les conséquences imprévues de certains de ses romans. Ainsi, à propos de *Tartarin de Tarascon*, Daudet déclara : « Tarascon ne me les a pas encore pardonnées ». En relisant la prose sensible d'Alphonse Daudet, on comprend que le public adulte a peut-être trop longtemps négligé les livres de cet écrivain au style coloré et combien attachant.

Yves Laberge

Thierry Serfaty
LA NUIT INTERDITE
Albin Michel, Paris, 2006,
380 p. ; 29,95 \$

Erick Flamand, commissaire enquêteur affecté à l'affaire Strelli, est un jeune policier, un *bleu*, comme on dit dans le métier, qui désire faire ses preuves. Or les meurtres déguisés de Stefania Strelli et de sa fille sont plus complexes qu'il n'y paraît au premier abord. L'une des victimes, directrice du service de neuropsychiatrie de la Fondation Mankiewicz où sont effectuées des recherches sur le sommeil, est aussi l'épouse d'un artiste de renom, Laurent Strelli. Fait intrigant, alors qu'il dort à la Fondation, ce dernier fait un songe et se précipite sur le lieu de l'incendie le soir du meurtre de sa femme et de sa fille. Laurent Strelli suit en effet une thérapie couplée : thérapie de jour suivie d'une nuit avec masque et casque qui rediffusent la thérapie ; il s'agit d'un protocole expérimental qui constitue l'essentiel de la recherche de Stefania Strelli. Le mari aurait donc vu le visage

du meurtrier mais sa mémoire refuse d'en livrer le nom. S'engage alors une course contre la montre pendant laquelle on doit empêcher Strelli de dormir car cela risquerait d'effacer à jamais le souvenir qui permettra de résoudre les meurtres. Voilà pour les prémices...

Flamand, perspicace et intuitif, fait rapidement le lien entre les meurtres et les recherches qui ont cours à la Fondation. Commence alors une fastidieuse investigation qui tient davantage de la recherche médicale que de l'enquête policière. L'enquête prend alors un tour inhabituel. Malheureusement, une intrigue fort complexe et des personnages peu crédibles viennent gâcher la sauce. Le suspense, parce qu'il y en a une certaine dose, prend fin, non sans susciter une pointe de déception, l'affaire se résolvant dans un halo d'irréalité apparenté, sans doute, au sujet du livre. Décevant...

Sylvie Trottier

Alain Beaulieu
LA CADILLAC BLANCHE DE BERNARD PIVOT
Québec Amérique, Montréal,
2006, 221 p. ; 22,95 \$

Variations magnifiques sur un thème de maniement souvent crispant et crispé. Magnifiques, mais aussi vivantes, drôles, dansantes. Et cela, même si ce n'est généralement pas ce que promet une discussion sur l'avenir de la littérature à l'heure de la globalisation et de l'informatique. Roman, dit Alain Beaulieu, mais personne n'est contraint de le croire. Oui, le rythme, les coups de griffes et les pirouettes empruntent à ce



genre littéraire, mais les questions abordées et l'intelligence qui préside à l'exercice rendent le roman bien près de l'essai à teneur sociologique. Que de menaces pèsent, en effet, sur la littérature du fait de sa commercialisation ! Qu'un livre sur cinq aboutisse au pilon, n'est-ce pas, tout à la fois, qu'on édite beaucoup et peut-être trop, de façon éclatée et immédiate, et qu'on préfère le scintillement qui brûle la comète à la discrète et plus durable lueur de l'étoile ? De dire Alberto Manguel que cite Beaulieu, « il est arrivé à l'édition et au marché du livre la chose la plus désastreuse qui ait pu lui arriver : elle a été découverte par les marchands ». Dès lors, quand Bernard Pivot, sur ordre d'un dieu probablement

lettré, invite une quarantaine de beaux esprits, vivants ou décédés, à plancher sur l'avenir de la littérature, la table est mise pour un roman qui, mine de rien, livre une gamme d'analyses et d'observations intelligentes. Il ne saurait en aller autrement quand pérorent, à jeun ou sous influence, Albert Camus et Jack Kerouac, Anne Hébert et Jean-Paul Sartre, Amélie Nothomb et Réjean Ducharme, Annie Ernaux et Gabrielle Roy... Quand Pivot lèvera le voile sur Bookie Joe, machine aux neurones (presque) créateurs, l'avenir prendra les couleurs de l'informatique : quelques minutes après avoir ingurgité quelques paramètres (lieu, nature du drame, nombre de personnages...), le monstre accouchera d'un véritable livre aux imprévisibles prétentions. Qui dit mieux ou pire ?

Pour le lecteur peut-être plus que pour les auteurs projetés bien malgré eux dans ce colloque intemporel, la verve d'Alain Beaulieu est un délice. Il connaît les petites vanités de chacun et multiplie en souriant les méticuleuses perfidies. Je n'en citerai aucune, de peur que le plaisir de déguster les méchancetés fasse oublier la profondeur du propos.

Laurent Laplante

Nancy Huston
Adaptation théâtrale de Lorraine Pintal
UNE ADORATION
Leméac, Montréal/Actes Sud,
Arles, 2006, 92 p. ; 12,95 \$

Tirée d'un roman de Nancy Huston portant le même titre, cette adaptation théâtrale respecte, en bonne partie, la chronologie ainsi que la narration du livre initial. Ce sera dans les longues indications scéniques que l'on retrouvera le travail de création propre à Lorraine Pintal. Il s'agit en fait du « re-montage » d'une œuvre littéraire qui devient

dra un objet culturel spécifique, mais non situé à grande distance de l'original.

Et de quoi parle ce curieux objet littéraire ? Surtout des forces inertielles qui gouvernent notre existence, en nous empêchant d'avancer ; c'est d'ailleurs l'un des nombreux thèmes de l'œuvre de Nancy Huston : l'être humain est enchaîné à *quelque chose* qu'il ne peut pas identifier ni dépasser. Dans ce texte, nous sommes sur les lieux mêmes d'un procès qui établira qui est l'auteur du meurtre du célèbre comédien, écrivain et penseur Cosmo, supposément aimé de tous... Le public est, à la fois, juge et jury et l'auteur sera présent comme personnage, d'une façon qui évoque la pesanteur d'un narrateur-dieu.

Tous les gens ayant connu Cosmo de près ou de loin défilent et témoignent devant cet auteur omnipotent et un public qui voit tout... C'est un « mal de vivre » – sinon l'horreur... – peu commun qui ressort de tout cela, un désespoir quasi exemplaire, héroïque malgré l'appel à une certaine beauté du monde.

Gilles Côté

Collectif

XYZ, LA REVUE DES NOUVELLES SPORTS

Montréal, été 2006,
n° 86, 102 p. ; 7 \$

Le sport est un exercice de mémoire : pour les joueurs, surtout, qui doivent, par-delà leur habileté, se souvenir des failles de leurs adversaires, mais aussi pour les partisans, qui accordent aux victoires de leur équipe une vertu capable de les galvaniser. La mémoire supporte ainsi la transmission du sport et lui accorde cette aura qui en fait la pratique culturelle la plus universellement partagée. Lorsqu'il est narré, le sport s'inscrit aussi

Un romancier italien

L'écrivain et cinéaste Mario Soldati (1906-1999) est reconnu comme l'un des romanciers les plus significatifs de l'Italie contemporaine. Une dizaine de ses romans sont toujours édités au « Promeneur » ou au « Cabinet des lettrés », les collections de Gallimard, ou par Le Livre de poche. C'est le cas avec les très belles *Lettres de Capri*, couronnées du prix Strega (le Goncourt italien) en 1954. D'abord paru chez l'éditeur florentin Bemporad en 1935 puis réédité à quelques reprises, *Amérique, premier amour* représente aux yeux de Pietro Citati la « dernière *Île au trésor* de notre époque ». Soldati y livre le récit d'une émigration ratée. L'histoire débute en 1929, alors que le narrateur, âgé de vingt-trois ans, décide de quitter son Italie natale, défigurée sous l'essor du fascisme, pour tenter sa chance aux États-Unis. Muni d'une bourse lui permettant d'étudier à Columbia, le jeune homme a vite fait de ressentir la vacuité du rêve américain. Au fil des déambulations dans Manhattan et dans Harlem, des promenades à Chicago, des visites de restaurants italo-américains, des week-ends sentimentaux à la campagne, des découvertes du jazz et des gratte-ciel, des spectacles de la misère et du luxe, des observations sur la prohibition et le gangstérisme, Soldati examine le nouveau visage de l'Amérique, à l'heure où toutes les jeunes dactylos ne jurent que par Clark Gable.

Son récit, personnel et concis, se compose d'une suite de courts portraits et tableaux. D'abord intense, la passion de l'Amérique que décrit Soldati et qui guette, selon lui, tout Européen fuyard et rebelle au Vieux Continent, s'émousse rapidement et se révèle incapable d'enrayer les accablants de la solitude et de l'ennui qui se font plus oppressants au fur et à mesure que l'argent fond entre les mains de l'émigrant récalcitrant. L'aventure aura duré deux ans. Moins trépidant que les pages américaines de Paul Morand et de Louis-Ferdinand Céline à la même époque, *Amérique, premier amour* vaut cependant comme document plein de verve sur la découverte, sans cesse reconduite dans la littérature européenne, de « l'autre » américain et du cul-de-sac de ses promesses.

Patrick Bergeron

Mario Soldati
AMÉRIQUE, PREMIER AMOUR
Trad. de l'italien par Nathalie Bauer
Gallimard, Paris, 2005, 258 p. ; 42,95 \$

dans un désir (ou devoir) de mémoire. En témoigne le cas d'une figure sportive exclue comme celle de Jackie Robinson, qui est le cœur de l'excellente nouvelle de Bertrand Gervais dans le numéro spécial sur ce thème édité par XYZ, *La revue des nouvelles*, sous la direction de Régis Normandeau.

De fait, la place de la mémoire dans la célébration des exploits sportifs est au centre d'un bon nombre de nouvelles qui constituent le dossier. D'ailleurs, les meilleures d'entre elles usent de cette plongée dans le passé pour mettre en évidence un rapport trouble au monde contemporain. Ainsi, Jean-François Chassay associe l'exercice du

souvenir d'accomplissement d'athlètes à une jouissance dont le narrateur a bien besoin pour se fortifier et retrouver une normalité sexuelle. Ses actions sont alors ponctuées par la quête d'un moment électrisant, tel cette *drive* de Joe Montana qu'il appelle de tous ses vœux. Il en va de même pour Renald Bérubé, cette fois dans une nouvelle qui insiste sur l'absence d'un désir (la faim) compensé par les souvenirs fastes et subjectifs du baseball et du hockey. L'acte de remémoration entraîne chez le narrateur le retour du goût à la vie. Le sport acquiert ainsi un pouvoir de transcendance par le truchement d'un passé réhabilité. La meilleure

nouvelle toutefois revient à Jean-Pierre Vidal, qui joue sur les travestissements de la mémoire, où la technologie permet de pousser à ses extrêmes limites l'identification aux héros.

Il y a dans ce numéro de XYZ de grandes nouvelles sportives (d'autres hélas tombent un peu à plat), qui laissent entrevoir la richesse de ces activités ludiques qui font retour et ont participé à la formation d'un individu et d'une culture. Le sport, thème d'apparence triviale, est aussi une méditation sur le temps, sa perte et les tentatives faites pour en assurer la pérennité.

Michel Nareau



fiction

Jacques Marchand
UN PETIT GROS AU BAL
DES TACITURNES
 Fides, Montréal, 2006,
 213 p. ; 22,95 \$

Par un beau dimanche de mars, la vie bien profilée de Jacques se voit bousculée par l'arrivée de son grand et adipeux frère, Léo, qui vient de sombrer dans la faillite. Bien que de même sang, ces deux êtres semblent être aux antipodes l'un de l'autre. Alors que Jacques est taciturne et mène une vie frugale en tentant d'entretenir son individualité, Léo, bonhomme opulent, vit dans la démesure et la fanfaronnerie. La présence de Merlin, bouledogue lourdaud à l'image de son maître Léo, vient ajouter à l'irritation de Jacques de voir son environnement pris d'assaut par ce frère aux manières expansives. Mais petit à petit, le partage des bonheurs journaliers va rapiécer leur fraternité qui s'était altérée avec les années. Leur nouvelle vie à deux sera entrecoupée d'allers-retours dans leurs souvenirs respectifs. Ainsi, ils apprendront à mieux se connaître et à mettre de côté les préjugés qu'ils avaient l'un envers l'autre.

Ce qui aurait très bien pu être un récit moralisateur opposant le petit frère inoffensif au grand méchant frère s'avère être une œuvre lucide sans hypocrisies, sans mièvreries. L'auteur laisse toute la place à l'essentiel. On se surprend à s'attacher rapidement à ces deux gais lurons. Les aventures quotidiennes qui les opposent ne sont pas sans rappeler nos propres mésaventures. Le récit semble d'ailleurs être une autobiographie maquillée en fiction. Plusieurs péripéties et souvenirs évoqués sont détaillés

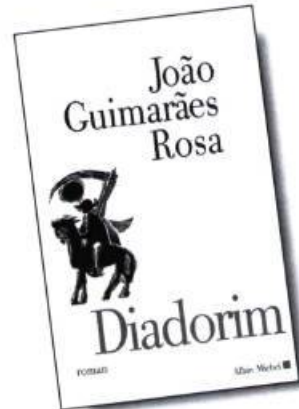
avec tant de précision et de vraisemblance qu'on les dirait extraits de la vie même de l'auteur. D'ailleurs, certaines références font penser que le Jacques héros du récit n'est pas bien loin de son créateur.

Jacques Marchand nous fait cadeau d'un récit traversé de réflexions lumineuses sur ce qui fait ce que nous sommes et sur la continuité, parfois friable, de la vie. Il philosophe sur la hardiesse des hommes, les excès de la consommation, l'amertume des banlieusards, la grisaille du quotidien et la méfiance de l'humain. Toutefois, une touche d'humour confère au récit une légèreté et une vitalité qui l'empêchent de tomber dans la raillerie. Les propos parfois désabusés des personnages sont également servis par une écriture foisonnante et raffinée. Bref, ce roman au titre farfelu charme dès les premières lignes et étonne par son honnêteté. Littérairement grisant !

Audrey Morin

João Guimarães Rosa
DIADORIM
 Trad. du portugais (Brésil)
 par Maryvonne
 Lapouge-Pettorelli
 Albin Michel, Paris, 2006,
 502 p. ; 19,95 \$

Diadorim, livre-phare de la littérature brésilienne, se présente comme le long monologue d'un vieux propriétaire foncier racontant ses années de *jagunço* (homme de main, milicien) dans le *sertão* brésilien de la fin du XIX^e siècle. Sur 500 pages que n'interrompt pas la moindre pause, Riobaldo Tataran retrace, dans une langue brisée, rocailleuse et souvent poétique, ses années d'errance



batailleuses dans les terres semi-arides de son arrière-pays natal. Roman régionaliste à forte résonance symbolique, philosophique et métaphysique, *Diadorim* se pose comme une métaphore du destin de l'homme plongé dans l'aridité de l'existence.

Malgré son sujet, *Diadorim* n'est pas un livre de guerre ou sur la guerre. Jamais ne sont exposés clairement les enjeux qui poussent les mercenaires à s'entretuer. De ce fait, la notion d'intrigue est pratiquement évacuée de l'ouvrage. Les péripéties du roman, en plus de servir de prétextes pour chanter l'austère beauté du *sertão*, nourrissent surtout les ratiocinations de Riobaldo sur le sens de la destinée, sur le bien et le mal, sur l'amour et la mort. Ce sont ces réflexions qui constituent le cœur de l'ouvrage de João Guimarães Rosa.

Mort en 1967, ce dernier, médecin de formation, fut également diplomate de carrière, un érudit, spécialiste de la géographie, connaisseur en ésotérisme, en botanique, en philologie et en sémantique. Dès sa parution en 1986, *Diadorim* fut salué par la critique brésilienne comme un chef-d'œuvre. Aujourd'hui cette œuvre est généralement considérée par les spécialistes de la littérature lusophone comme « le » grand roman brésilien du XX^e siècle.

Mais attention ! *Diadorim* constitue une lecture exigeante. D'abord l'absence de tout repère historique ou sociologique ne facilite pas l'immersion dans le récit. À ce défaut d'adhésion, il faut ajouter le sentiment de dispersion provoqué chez le lecteur par les très nombreuses pistes qui restent sans issue, par le recours systématique à la digression et par la surabondance de détails qui, loin de nous éclairer, noie souvent le tableau d'ensemble. Pour suivre et apprécier les méandres de ce long soliloque, vaut mieux posséder une certaine connaissance de l'histoire et de la culture brésiliennes. Cette ignorance nous a laissé bien en deçà du plaisir escompté de la lecture de *Diadorim*.

Yvon Poulin

Régine Vandamme
PROFESSIONS DE FOI
 Le Castor Astral, Bordeaux,
 2006, 166 p. ; 24,95 \$

Le cancer a fait son nid et il épuise une à une les élégantes résistances de madame R., les ruses de la médecine, les recours de l'entourage. Au près de madame R. s'activent les « professions de foi », c'est-à-dire les métiers et les services qui, chaleureusement et humblement, empêchent la mort de se montrer encore plus inhumaine : l'infirmière, la coiffeuse à domicile, « monsieur Oxygène »,

l'épicière, l'infirmier, la femme médecin... Finement, la fille de madame R., narratrice pourtant émouvante, réserve le plus beau du récit aux « professions de foi » et se cantonne dans un portrait aux allures de tachisme ou de pointillisme. Beau paradoxe, ce sont les « professionnels » de la périphérie qui osent les affirmations, les descentes dans l'âme et les émotions gratuites ; pour sa part, la fille-narratrice s'en tient presque toujours à des images fugitives, à des rappels à peine ravivés, à des instantanés saisis au vol par l'affection et confiés à une mémoire fidèle. L'ensemble crée une impression d'hommage pudique, d'heureuse rencontre entre le sentiment filial toujours contenu et la crédibilité sans limite des verdicts libres et fiables.

Une constante surprendra peut-être ceux qui aiment bien vilipender le fameux système : les « professionnels » savent écouter, prendre le temps, moduler les normes pour en tirer du sur mesure, apprivoiser dans le sens que donnait à ce savoir-vivre le Petit Prince. L'hôpital laisse partir la patiente dès que le domicile semble plus indiqué, tel médecin s'efface quand il sent qu'un autre fera mieux que lui, l'épicière se sent mieux quand elle a pu établir le lieu de résidence de madame R., l'infirmier administre ses massages jusqu'à garder sur ses mains l'odeur de vanille que lui reproche sa fiancée... Seul à encourir les foudres de la narratrice, le médecin-chef demeurera englué dans ses certitudes. Quand la mort se permettra de frapper au moment où cet omniscient lui avait interdit de le faire, c'est la camarade qui se sera trompée, pas lui. Coup de griffe de la narratrice, le médecin-chef était plus chef que médecin... Beau portrait d'une mère, splendide merci aux accompagnateurs discrets.

Laurent Laplante

L'identité féminine

En 2004, rêvant depuis plusieurs années de mettre en scène un spectacle réunissant cinquante actrices, Brigitte Haentjens propose à Louise Dupré de collaborer avec elle. Interpellées par le thème de l'identité féminine dans leurs œuvres respectives, les deux femmes choisissent la relation mère-fille comme sujet de création. À la lumière de nombreux échanges et ateliers avec différentes actrices, Louise Dupré produit un récit poétique, qu'elle offre à Brigitte Haentjens. Puis, quelques mois plus tard, début 2006, est présenté à l'Usine C le spectacle *Tout comme elle*, « conçu et mis en scène par Brigitte Haentjens d'après un texte de Louise Dupré ».

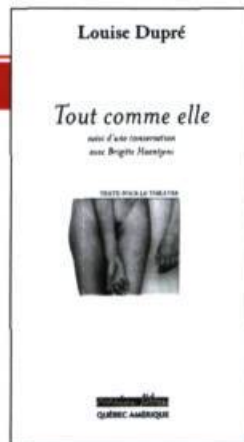
Depuis vingt ans déjà, l'œuvre littéraire de Louise Dupré s'intéresse aux ruptures qui jalonnent l'existence des femmes. Son plus récent texte ne fait pas exception à la règle. Mettant en scène deux personnages, une mère et une fille, *Tout comme elle* traite de la relation filiale féminine. Mélange de peur, de haine et de fautes de communication, la relation mère-fille ici présentée est essentiellement trouble et douloureuse. Héritant du poids de la solitude et de la culpabilité de sa mère, la fille ressent l'échec de la relation avec celle qui lui a donné le jour, et craint de léguer ce bagage à sa propre fille. « Comment briser la chaîne des générations ? [...] On voudrait que sa fille échappe à

une douleur à laquelle on n'a pas réussi à échapper. Mais en vain. Les filles répètent les mères, et les mères leur propre mère, dans la commune impuissance des mères et des filles. »

Divisé en quatre séries de douze brefs tableaux, *Tout comme elle* présente ainsi un modèle particulier de relation mère-fille, dans lequel certaines femmes se reconnaîtront. Pour les autres, dont je suis, le premier texte pour le théâtre de Louise Dupré paraîtra par moments répétitif, en dépit de sa forte charge émotive et poétique. L'aspect tragique de la relation filiale qu'expose *Tout comme elle* interpellera peut-être davantage les femmes de la génération qui a précédé la mienne ; elles pourraient se percevoir à travers cette fumeuse souffrance de sa colère contre sa mère, une femme qui boit, inlassablement, son thé en silence.

Véronique Pepin

Louise Dupré
TOUT COMME ELLE suivi de
UNE CONVERSATION AVEC BRIGITTE HAENTJENS
 Québec Amérique, Montréal, 2006, 110 p. ; 16,95 \$



Philippe Labro
FRANZ ET CLARA
 Albin Michel, Paris, 2006,
 188 p. ; 24,95 \$

Ce roman, à la fois débordant de candeur et marqué par les contradictions humaines et les fêlures de l'enfance, peut de prime abord paraître simpliste. C'est cependant dans cette simplicité que vient se nicher la beauté de l'histoire. Clara, jeune violoniste talentueuse tentant tant bien que mal d'oublier un échec amoureux, fait la rencontre d'un jeune garçon de 12 ans qui viendra changer sa vie. La sagesse désarmante qui habite le corps gracile de Franz viendra panser le cœur de Clara et la



poussera à dépasser ses propres limites pour aller au bout de ses rêves. Franz semble agir en véritable être solaire pour Clara. À l'instar du Petit Prince et du renard, il apprivoise Clara et apprend à lire en elle comme

dans un livre ouvert. Ces deux êtres secrets semblent avoir bien plus en commun que leur passé trouble. Chacune de leurs rencontres est marquée par des discussions où chacun se révèle à l'autre et découvre, par le fait même, ses propres frontières. Au fil de leurs entretiens, l'amitié que Franz voue à la jeune artiste se métamorphosera en amour impossible. Bouleversée mais portée par le deuxième souffle qu'elle doit à la présence quotidienne du garçon, Clara décide de se rendre à Londres pour raffiner son jeu de violoniste et faire carrière comme soliste. Quelques années s'écoulent et les retrouvailles sont inévitables.

C'est alors que, pour le lecteur, le charme littéraire cesse

fiction

d'opérer. La cadence musicale adoptée dès le début du récit se transforme en une écriture mécanique et beaucoup trop léchée. L'histoire sombre, par le fait même, dans un tourbillon de clichés amoureux mielleux qui étourdit. C'est comme si deux histoires au style complètement différent avaient fusionné ensemble. Le changement de narrateur y est peut-être pour quelque chose. Le récit semble achevé de manière précipitée. Tout se déroule à un rythme effréné, ce qui fait en sorte que la passion de Franz et Clara prend des proportions irréalistes. Néanmoins, Philippe Labro a tout de même le mérite d'avoir offert un roman sans trop de prétention et plus dépouillé que ses précédents. On reste cependant nostalgique de cette première partie où le pianissimo du ton adopté flirtait avec une franchise extrêmement poignante.

Audrey Morin

Horacio Castellanos Moya

DÉRAISON

Trad. de l'espagnol

par Robert Amutio

Les Allusifs, Montréal, 2006,

140 p. ; 19,95 \$

Disons-le d'emblée, Horacio Castellanos Moya est un écrivain immense, dont la plume incisive triture des sujets trop souvent glissés sous le tapis. La haine, la paranoïa, la froide raison économique ont occupé précédemment l'auteur, qui s'est attaqué à ces motifs en leur attribuant à chaque occasion une forme romanesque singulière. Il récidive avec *Déraison*, quatrième opus d'un écrivain ancré dans les failles du présent.

Joseph Conrad clôturait *The Heart of Darkness* par les mots « Horror ! Horror ! » ; Castellanos Moya débute son récit là où son devancier le terminait : la déraison de la violence effleure le texte dès les premiers mots, « Je ne suis pas entier de la tête ». Dans de longues phrases, ponctuées de répétitions, véritables leitmotivs obsédants, le narrateur anonyme de *Déraison* rend compte de sa rencontre avec l'horreur nue : celle du génocide des populations autochtones du Guatemala. Il vient d'obtenir un emploi à l'Archevêché de Guatemala Ciudad (alors qu'il est un citoyen salvadorien en fuite) et il doit réviser un document constitué de témoignages de survivants des actes de cruautés perpétrés par l'armée nationale envers les « Indigènes ». La violence cruelle et systématique des exactions commises a tôt fait de dérégler ses mécanismes de défense, et il s'enfonce, petit à petit, dans la paranoïa. Le narrateur tente alors de trouver refuge dans les mots brisés, souffrants et évocateurs de ces Autochtones, dont les témoignages vifs et concrets laissent percevoir des vies détruites à travers une dure poésie. Perdu dans ces dépositions de la souffrance, le narrateur fait ressurgir un passé catastrophique et ses ramifications dans le présent. Sa paranoïa s'en trouve accentuée, tous les mécanismes de mise à distance d'un drame collectif et individuel se trouvant anéantis par son insertion dans la blessure du langage issue des témoignages qu'il a lus.

Roman de l'horreur qui assaille un lecteur incapable de



se sortir les mots (maux) de la tête, de s'extirper de la fêlure d'autrui, *Déraison* évoque, encore un fois chez Castellanos Moya, une écriture au ras des pulsions d'un monde hostile dont on ne peut s'évader. Vision dure certes, mais qui a le mérite de confronter le lecteur à la formulation des violences actuelles.

Michel Nareau

Philip Roth

LE COMLOT

CONTRE L'AMÉRIQUE

Trad. de l'américain

par Josée Kamoun

Gallimard, Paris, 2006,

476 p. ; 32,95 \$

En 1941, avant que les États-Unis ne se rallient à la guerre contre le fascisme, le célèbre aviateur Charles Lindbergh se fit le porte-parole de la population américaine opposée à l'intervention armée en Europe. Dans un discours qu'il prononça devant une assemblée enthousiaste, il émit l'hypothèse que des intérêts juifs étaient à la base de cette possible participation, ce que nombre d'Américains, antisémites notoires ou inavoués, membres du Ku Klux Klan et autres, approuvèrent avec la même éloquence. Même si certains le voyaient déjà président de la nation, la presse et les démocrates ne manquèrent pas de l'accuser d'être un anti-Américain, ce qui engendra la dissolution de l'association des isolationnistes à la tête de laquelle il était.

Et si Lindbergh avait continué à faire la promotion de la non-intervention des États-Unis, serait-il devenu le président à la suite de Roosevelt ? Et s'il avait été élu président et qu'il avait signé un pacte de non-agression avec nul autre qu'Hitler, les valeurs américaines de démocratie et de liberté pour tous auraient-elles été respectées ? La nation américaine, si l'on en croit le roman de Philip Roth, souffrait, à cette époque du moins, du même mal que toute l'Europe. La graine d'antisémitisme attendait seulement le moment propice pour s'épanouir et fleurir.

Sorte de roman d'anticipation, *Le complot contre l'Amérique* nous plonge dans le cauchemar d'une modeste famille juive du New Jersey, les Roth,

pendant les deux années que dure le règne de Lindbergh. Le résultat est un mélange entre la veine des romans plus engagés politiquement comme *Pastorale américaine*, et le genre confession ou chronique familiale pratiqué par l'auteur. Le personnage central et narrateur en est le petit Phil, et la famille qui l'entoure ressemble à s'y méprendre à celle de l'auto-fiction avant l'heure *Portnoy et son complexe*, ce qui donne à l'histoire des accents de vérité. Les opinions divergeront à savoir s'il s'agit du meilleur livre de Philip Roth ; j'affirmerais quant à moi qu'il pose une pierre de plus au monument qu'est son œuvre, cette « recherche de l'Histoire perdue ».

Judy Quinn

Michèle Halberstadt
CAFÉ VIENNOIS

Albin Michel, Paris, 2006,
212 p. ; 24,95 \$

Il y a des romans qui démarrent très lentement puis s'accélèrent et l'on se retrouve alors captif jusqu'à la toute dernière ligne. D'autres, à l'inverse, démarrent à vive allure mais bientôt quelque chose se met à ralentir, à ne plus sonner aussi juste et on a envie de descendre au prochain arrêt. Le second roman de Michèle Halberstadt, *Café viennois*, fait partie de cette dernière catégorie. Et c'est très dommage.

Deux femmes, Frieda et Clara Hartman, la mère et la fille, se rendent à Vienne pour quelques jours. La première souhaite revoir sa ville natale et recevoir les indemnités accordées par le gouvernement autrichien d'après-guerre aux juifs chassés du pays par l'Anschluss. Sa fille voit ce séjour comme une découverte de ses origines et une étape significative dans le deuil difficile de son deuxième enfant mort en très bas âge. Ce voyage à Vienne aura d'ailleurs

Christine Brouillet

Dans *Sans pardon*, Chrystine Brouillet explore cette fois les failles du système des libérations conditionnelles, ou plus spécifiquement le pardon que la société civile doit accorder ou non aux criminels récidivistes. Ça n'est pas le moindre intérêt du roman que d'aborder une question que tout un chacun se pose devant son poste de télévision quand une nouvelle affaire de récidive est relatée. Chacun de nous se retrouvera donc dans ce récit. Chacun de nous retrouvera aussi, non sans plaisir, la détective Maud Graham accompagnée de son chat Léo, « toujours heureux d'avoir sa maîtresse pour lui seul ».

L'intrigue commence par l'exposé de faits sordides : Thomas Lapointe a perdu sa sœur, violée et assassinée par un détenu en liberté conditionnelle. Il ne décolère pas, ne peut tolérer l'intolérable, il est sans pardon, comme contraint de commettre l'irréparable pour alléger sa douleur : exercer sa vengeance. Mais Thomas est policier. « Lapointe est obsédé par la présence de tous ces prédateurs sexuels qui vivent, travaillent, s'amuse à Montréal [...]. On ne doit pas deviner à quel point le souvenir de Mélanie le hante. » Et Thomas sera mêlé aux enquêtes qui suivent l'assassinat de plusieurs notables. Mais y est-il mêlé, aussi, pour d'autres raisons ?

Le tour de force de Chrystine Brouillet, dans *Sans pardon*, est de ne s'être pas muée en

moraliste ou en essayiste sur un problème de société qui éveille toutes les consciences, mais d'être restée nuancée en permettant ainsi au lecteur d'user de son libre arbitre. Certains passages sont insoutenables, d'autres sont plus informatifs, certains, encore, plus légers : le lecteur de Québec appréciera singulièrement les descriptions de la ville ou les références de certains restaurants qu'en gastronome Chrystine Brouillet cite volontiers, parsemant son récit de quelques réflexions savoureuses : « Ça sent meilleur que ça goûte, la camomille, déclara Grégoire. Pour les fromages, c'est l'inverse ».

En dépit de sa gravité, ce roman bien construit, bien écrit, bien documenté, procurera un grand plaisir au lecteur. On ne peut donc que souhaiter longue vie à ce bon vieux Léo, auquel on s'attache aussi sûrement qu'à sa détective de maîtresse...

Armelle Datin

Chrystine Brouillet
SANS PARDON

La courte échelle, Montréal, 2006, 368 p. ; 29,95 \$

de telles répercussions intérieures en Clara qu'elle y retournera, cette fois seule, à la faveur d'un reportage qu'elle doit réaliser sur Orson Welles et le film *Le troisième homme* tourné dans la capitale de l'ancien empire austro-hongrois.

Dès les premières pages, Michèle Halberstadt accroche ses lecteurs. Elle campe avec aplomb ses personnages principaux, introduit subtilement les méandres de leur vie intérieure et juxtapose de façon très habile le récit des souvenirs de Frieda et celui, contemporain, de Clara. Mais à la moitié du roman, l'intérêt s'émousse. Les personnages se désincarnent, on n'entend plus leurs voix respectives. Le

récit des souvenirs de Frieda ne devient plus qu'une narration sans relief composée d'une suite d'anecdotes sur la fuite de sa famille pour échapper à la Gestapo. Les réflexions de Clara sur ce qu'elle découvre de sa mère et sur son deuil restent en surface.

En fait, tout se passe comme si Halberstadt l'écrivaine, Halberstadt la biographe d'Isabelle Adjani, et Halberstadt l'ex-journaliste et rédactrice en chef du magazine *Première* sur l'actualité cinématographique tiraient chacune dans des sens opposés au cœur même du texte. Si l'écrivaine gagne dans la première moitié du roman, la biographe et la journaliste

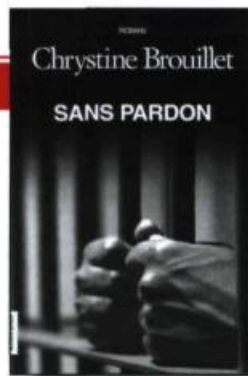
imposent leur ton et leur manière dans la deuxième... et le lecteur décroche.

Linda Amyot

Giancarlo De Cataldo
ROMANZO CRIMINALE
ROMAN CRIMINEL

Trad. de l'italien
par Catherine Siné
et Serge Quadruppani
Métailié, Paris, 2006,
586 p. ; 42,95 \$

Les histoires de prétoire constituent une mine d'or pour un romancier. À plus forte raison quand ce dernier fait lui-même office de juge. C'est le cas de Giancarlo De Cataldo, magistrat



fiction

à la Cour d'assises de Rome le jour et auteur de romans, de scénarios, d'essais et de pièces de théâtre le soir. Basé sur une instruction qu'il a lui-même menée, *Romanzo criminale* est son dernier opus paru en français.

Sur une période d'une vingtaine d'années – de la fin des années 1970 à celle des années 1990 – l'auteur y retrace la montée puis la chute d'un groupe de malfaiteurs qui n'ont reculé devant rien pour prendre le contrôle d'une Rome clandestine, déchirée par les tensions politiques et sociales.

Sur fond de corruption politique et juridique, De Cataldo retrace le parcours de ce groupe de truands qui tuent sans état d'âme, traitent les femmes comme des commodités et transigent d'égal à égal avec tous les pouvoirs en place. À travers la peinture aux couteaux et aux fusils de ces « années de plomb », l'auteur dessine les contours d'un univers où personne n'est tout à fait innocent : du curé au magistrat, de l'homme politique à l'officier de police, en passant par l'ami ou l'associé.

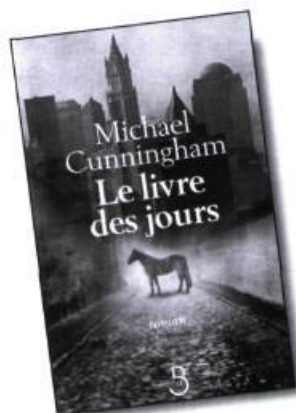
Si Giancarlo De Cataldo possède indéniablement le sens de la composition et une grande maîtrise de l'écriture romanesque, il n'a pas écrit la version italienne d'*American tabloïd* (James Ellroy). Ses personnages sont trop unidimensionnels pour nous toucher vraiment. Surtout, le récit perd trop souvent de sa tension du fait de la dispersion de l'action. Bon scénario pour un feuilleton télévisuel, *Romanzo criminale* a le mérite de s'appuyer sur des faits véridiques, rapportés par celui qui en a la meilleure connaissance.

Yvon Poulin

Michael Cunningham
LE LIVRE DES JOURS
Trad. de l'américain
par Anne Damour
Belfond, Paris, 2006,
347 p. ; 24,95 \$

La formule du triptyque est chère à Michael Cunningham. Déjà dans son roman *Les heures* – prix Pulitzer 1999, porté brillamment à l'écran par Stephen Daldry – il met en scène trois femmes, trois époques. Une description de la condition féminine s'appuyant sur l'œuvre de Virginia Woolf.

L'auteur récidive avec *Le livre des jours*, entremêlant trois visions de violence et de mort dans la vie de New York. Le roman vibre au rythme de Walt



Whitman (1819-1892) – le chanteur de Manhattan – et de *Feuilles d'herbe*, son œuvre magistrale. Cunningham le cite sans relâche : « Mourir est différent de ce que l'on croit, c'est un sort plus heureux ». Avec sa « longue barbe blanche de Père Noël, un chapeau à large bord [et] aimant les garçons », le plus

grand poète des États-Unis est peut-être ici le sauveur qui redonne l'espoir...

Les trois récits du *Livre des jours* ne forment-ils qu'une seule histoire déclinée au passé, au présent et au futur ? Lucas ou Luke, Catherine, Cat ou Catareen, Simon, les personnages reviennent constamment virevolter autour de l'émblématique ange de Bethesda à Central Park. Partageant une même conviction « que rien, pas même Dieu, n'est plus grand pour chacun que soi-même ».

Sur fond d'indigence et d'enfants travaillant en usine, la première histoire s'achève dans les flammes du Triangle Shirtwaist, un des pires incendies de la ville qui a véritablement fait 147 morts en 1911. Les kamikazes de la deuxième histoire, si réels, si actuels, ont foi en leur mission. « Personne ne meurt vraiment. Nous nous perpétons dans l'herbe », affirment ces enfants terroristes. En dernier lieu, une nurse lézard et quelques androïdes de science-fiction évoluent dans un grotesque Luna Park du New York de demain.

Bizarre mélange des genres. Insolite destin des États-Unis. Les femmes sont-elles donc appelées à mourir et d'étranges enfants à être l'avenir de l'homme ?

Michèle Bernard

ROMAN

PATRICK TILLARD
XANADOU

« Xanadou s'est ouvert pour moi, en cette nuit de ma jeunesse, et son nom m'a envahi. »

198 pages ; 25 \$

ROMAN

CLAUDE J. HERDHUIN
CHUCHOTEMENTS

« Un jour, j'oublierai volontairement de rentrer. Je resterai accrochée, quelque part entre Sydney et Paris, dans les bras d'un homme ou d'un autre. »

120 pages ; 18 \$

L'instant même
NOUVELLES · ROMANS · ESSAIS

Katherine Pancol
LES YEUX JAUNES
DES CROCODILES
Albin Michel, Paris, 2006,
651 p. ; 32,95 \$

Des femmes, fort différentes les unes des autres, sont mises en scène par Katherine Pancol pour, semble-t-il, prouver quelque chose. Enfin, c'est l'impression que j'ai ressentie tout au long de ma lecture...

D'un côté les bonnes, besogneuses et méritantes, de l'autre les méchantes, fourbes, flemmardes et profiteuses. Et



leurs hommes, bien entendu : les perdants, ambitieux mais naïfs et inhabiles, et les gagnants, arrivistes aux longues dents auxquels tout sourit. Sans oublier leurs enfants..., une fillette de dix ans arborant les traits d'un bébé de cinq ans et sa sœur de quinze aux allures de femme fatale, un fils clandestin de sang royal fort modeste, et bien sûr un fils unique de bourgeois choyé mais désemparé. Avec ces personnages stéréotypés, la romancière nous concocte un conte de fées moderne : immense succès et supercherie dans le milieu littéraire parisien, famille royale et scandale, modestes sympathiques qui s'élèvent et parvenus sans scrupules qui déchoient. Ajoutons à cela une vieille scélérate, une intrigue entre patron et secrétaire, une adolescente irrésistible qui séduit Mick Jagger, une histoire d'amour un peu mièvre, des crocodiles qui se nourrissent de Chinois et de touristes imprudents, un parvenu qui se repent et voilà réunis tous les ingrédients pour un best-seller de gare...

Assurément, Katherine Pancol ne fait pas dans la grande littérature. Étonnant, d'ailleurs, qu'elle ait déjà publié au Seuil et qu'elle le soit aujourd'hui chez Albin Michel. Tout au plus, *Les yeux jaunes des crocodiles*, comme ses précédents romans *Un homme à distance* et *Encore une danse*, est indiqué lorsqu'on est franchement crevé et qu'on cherche à se divertir. On lit

De Géorgie

Après avoir travaillé en Russie comme journaliste, la Géorgienne Elena Botchorichvili s'installe à Montréal en 1993. *Faïna*, son troisième toman, est d'ailleurs écrit en russe. L'auteure a fui la Géorgie peu après sa proclamation d'indépendance d'avec l'ex-URSS (1991), lors de la guerre civile qui a mené à la création de la république autoproclamée d'Abkhazie.

Vivant et bien rythmé, ce bref roman – ou cette longue nouvelle – se déroule du reste en Géorgie dans la capitale Tbilissi ou bien à Koutaïssi, en province. Histoires de femmes, de fiançailles et de ruptures – surtout celles du personnage central Faïna –, de mariages et d'enterrements, de naissances et d'avortements. « On avait frappé à la porte au moment où une femme, couverte de sang, était étendue sur la table de la cuisine. »

Grand-mère Noutsia, grand-tante Nadia, maman Oliko et Faïna, appelée aussi Fafotchka ou Fidji, vivent dans un univers coloré et fort jouissif, parfois à la limite du glauque. La construction dramatique entremêle sans complexe le passé au présent, abusant des *flash-backs*. « C'était encore avant Gorbatchev ; ce n'était pas encore le temps où n'importe qui pourrait dire n'importe quoi. »

L'histoire des liens complexes de la Géorgie

avec la Russie depuis la révolution de 1917 accompagnent le récit. « Le pays était en décomposition, mais Moscou continuait de décider qui pouvait faire quoi. » Au sanguinaire Staline – ce Géorgien d'origine qui n'a jamais fait de cadeaux aux siens – succèdent les Khrouchtchev, Brejnev et Gorbatchev. *Faïna* n'est pas facile à suivre : carte géographique et notes historiques en mains aident le lecteur à bien garder son chemin.

La vie de Fidji sert de fil conducteur. Enfant, adolescente puis jeune femme, elle entrera à l'université et commencera à travailler, sans cesse à la recherche d'un hypothétique mari. Puis elle ira « chercher un papier pour partir à l'étranger et travailler comme domestique ». Restera-t-elle au pays ou choisira-t-elle l'exil ?

Michèle Bernard

Elena Botchorichvili

FAÏNA

Trad. du russe par Carole Noël

Boréal, Montréal, 2006, 107 p. ; 17,95 \$



Pancol comme on lit les magazines de mode chez le coiffeur, pour passer le temps.

Sylvie Trottier

Ève de Castro
LA TRAHISON DE L'ANGE
Robert Laffont, Paris, 2006,
439 p. ; 29,95 \$

Le bouquin se bornerait-il à raconter la traque que mène le grand Nat pour retrouver Julie Osmond et la confesser que la réussite serait exemplaire. L'ombre hideuse de Guantánamo, les versets des sourates qui ponctuent gestes et pensées, la plongée dans les services d'espionnage rebaptisés en « piscine », le langage dru d'Alice Choukroun, les croisements



d'identités, le flottement dans les paternités, la carrière d'une étoile à la voix sans pareille, autant d'ingrédients qu'Ève de Castro a pétris avec autant d'art que de poigne. Le rythme trépidant, les imprévus, une écriture qui rappelle la rapière, de quoi satisfaire les friands de mystère,

de journalisme d'enquête, de crimes auréolés par le salissant secret d'État. C'est déjà beaucoup.

Mais il y a plus. Infiniment plus. « Une médaille a deux faces. Le 11 septembre, l'éclat de la première a aveuglé l'Occident. La deuxième face est encore dans l'ombre. Je vous propose de l'éclairer. » Et l'ange précise : « Pas du sang, des mots. Pas de décombres, une idée. Plus qu'une idée, une histoire ». Parcourir ce roman en n'y cherchant que les péripéties et les séductions, ce serait gaspillage. À la manière du 1984 de George Orwell, qui loge l'essentiel dans la postface consacrée au novlangue, le roman d'Ève de Castro rend palpable et intelligible l'autre message qu'adresse l'Islam à l'Occident, celui d'un affrontement non pas

fiction

à coups de bombes et d'attentats, mais sur le terrain des convictions, du ralliement des âmes, du réalignement des consciences. Si l'islam rallie à sa cause même ceux-là que leur métier vouait à la défense et à l'illustration des appétits néolibéraux et s'il les séduit par l'élévation spirituelle des sourates, à quoi se raccrochera l'Occident ? On peut rebâtir des tours ambitieuses, mais comment combattre un *ange* qui influence les consciences ? Et s'il s'avère, selon l'hypothèse d'Ève de Castro, que *l'ange séducteur* a déjà recruté des fervents au cœur de la forteresse néolibérale, ne faut-il pas enfermer les convertis dans un éternel Guantánamo ? Roman costaud qui propage d'inquiétantes ondes de choc.

Laurent Laplante

Margaret Laurence
UNE DIVINE
PLAISANTERIE

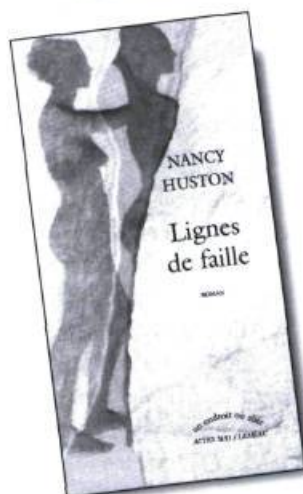
Trad. de l'anglais
par Édith Soonckindt
Joëlle Losfeld, Paris, 2006,
256 p. ; 39,95 \$

Ce livre, qui a remporté le prix du Gouverneur général en 1966, a déjà été traduit en français sous le titre *Un dieu farceur*, paru dans la « Collection des deux solitudes » chez l'éditeur torontois McClelland & Stewart. Il a aussi été porté à l'écran par Paul Newman en 1968 sous le titre *Rachel Rachel*, avec Joanne Woodward dans le rôle-titre. C'est le deuxième volet du « cycle Manawaka », qui comprend également *L'ange de pierre* (1964), *Ta maison est en feu* (1969), *Un oiseau dans la maison* (1970) et *Les oracles* (1974), romans dont la traduction remonte aux

années 1970 et 1980, et qu'il serait grand temps de rééditer. En attendant, le lecteur peut se réjouir de voir une œuvre de la « Divine Canadienne » à nouveau offert en français, même si, comme c'est aussi le cas pour bon nombre de romans signés Robertson Davies, Alice Munro ou Margaret Atwood, l'initiative éditoriale provient d'une maison d'outre-Atlantique.

Le lecteur chercherait en vain la localité de Manawaka sur une carte du Manitoba, car il s'agit d'une ville imaginaire, amalgame de différents paysages et régions des Prairies, dont Neepawa, berceau de l'écrivaine. Margaret Laurence y place ses protagonistes féminins pour donner à voir comment la société fabrique des parias. Dans *Une divine plaisanterie*, le personnage central, Rachel Cameron, est une maîtresse d'école célibataire de 34 ans, qui occupe avec sa mère le rez-de-chaussée d'une chapelle funéraire. Partagée entre une collègue dévote et lesbienne, un directeur enclin aux châtimements corporels, des élèves auxquels il lui est impossible de s'attacher et d'ennuyeuses soirées de bridge avec les amies de sa mère, Rachel mène une vie des plus décevantes socialement, jusqu'au jour où elle rencontre Nick Kazlik et s'en amourache. Quand celui-ci disparaît sans crier gare, l'existence de Rachel a déjà basculé, car la jeune femme aura appris à assumer au grand jour sa vulnérabilité. Très bien construit et rédigé dans un style fin et limpide, *Une divine plaisanterie* vaut surtout par l'efficacité du portrait de sa protagoniste, dont on suivra avec bonheur l'évolution psychique à travers de savoureux soliloques.

Patrick Bergeron



Nancy Huston
LIGNES DE FAILLE
Leméac, Montréal/Actes Sud,
Arles, 2006, 487 p. ; 32,95 \$

Mausus que c'est une belle histoire ! Pas à la Lelouch, non, à la Huston, c'est-à-dire... Bah ! Vous savez ce que cela signifie. Nancy Huston, chacun la connaît et la

fait vibrer dans son intérieur. Alors ma Nancy Huston à moi, du moins pour ce roman, a créé une histoire qu'on voudrait voir se poursuivre indéfiniment ; quand la ligne finale apparaît, on en pleurerait tellement c'est profond, intelligent, historiquement documenté et sensible. En fait, l'auteure tient un bon filon avec cette remontée chronologique sur quatre générations, sorte de portion d'humanité.

C'est toujours fabuleux de se faire raconter une histoire sur fond d'actualité (l'Amérique, le conflit israélo-palestinien, les Lebensborn,...) ; l'avantage et non le moindre : chaque personnage, notamment par le prisme des mots d'enfant, peut offrir son opinion et déranger le *politically correct*, car après tout un roman (enfin celui-là) ne peut tomber dans les évidences et les ressassements larmoyants...

Nancy Huston fait la preuve que les détails sont les éléments constitutifs d'une vie. Même si, de notre angle de vue, certaines personnes agissent de manière ahurissante, l'auteure nous démontre que derrière chaque comportement se cachent une drôle d'histoire et de profonds fragments de vie. Dès lors, le jugement sur autrui est totalement impossible, voire criminel.

Ce pourrait être une histoire de violence, c'est une histoire faite de détails (un grain de beauté, une pendule, une poupée...), ce qui est analogue. Ah ! les secrets de famille, ce calamiteux bagage génétique. D'une certaine manière, Nancy Huston donne raison aux dernières recherches sur les effets épigénétiques : l'hérédité ne se réduit plus aux gènes, mais doit inclure les traumas, les angoisses, les non-dits, les silences... des parents, des grands-parents. À remonter le fleuve tumultueux des gènes et des anecdotes qui forment une personnalité, on parvient à un bagage déterminant, donc à une existence.

Peut-être parce que ce livre a fait tinter l'écho d'une mémoire amnésique dans mon histoire, je crois que ce roman mérite de rafler (c'est vraiment le cas de le dire) tous les prix. Nancy Huston nous offre une leçon magistrale.

Sandra Friedrich

Donald Westlake
LES SENTIERS
DU DÉSASTRE

Trad. de l'américain
par Jean Esch
Rivages, Paris, 2006,
300 p. ; 31,95 \$

Voici un auteur que je ne connaissais pas mais que je surveillerai désormais avec intérêt. Pour tout dire, tout m'a surpris dans ce roman : l'intrigue, les personnages, le ton. C'est donc un regard vierge que je porte sur Donald Westlake et sur son œuvre, pour ne pas dire ses « chefs-d'œuvre », comme se plaît à le répéter l'éditeur sur les quatrièmes de couverture de ses romans.

Après avoir fraudé ses actionnaires en leur soutirant des sommes faramineuses, Monroe Hall est considéré comme un paria par ceux-ci, et comme toutes les autres personnes qui ont eu maille à partir avec lui. Ayant, malgré sa culpabilité, évité de lourdes peines, il se trouve dès lors confiné à son vaste domaine d'où il n'ose plus sortir, craignant pour sa sécurité. La vie, en dépit des millions, a perdu son lustre...

Très bien protégé par un imposant système de sécurité, ce domaine et ses nombreuses possessions, surtout son impressionnante collection de voitures anciennes, n'en font pas moins l'envie du très sympathique John Dortmund, dont les raisonnements rigoureux ajoutés aux métaphores saisissantes de Westlake laissent sans voix. « Quand le téléphone sonna,

Policier

Michael Connelly est sans doute l'un des meilleurs, sinon le meilleur, auteurs de roman policier de l'heure. *La défense Lincoln*, son dernier titre en français, prouve une fois de plus qu'il est un écrivain au sommet de son art et un maître inégalé dans l'art de construire une intrigue serrée.

Mickey Haller est un avocat désabusé, spécialisé dans la défense des prostituées, des voleurs à la tire et des dealers. Même s'il y a « longtemps que les idéaux ne sont plus que des idées », il éprouve un reste de compassion pour ses clients, pas nécessairement « mauvais » parce que mauvais payeurs.

Arpentant le comté de Los Angeles à bord de sa Lincoln noire d'où il prépare ses dossiers entre ses comparutions en Cour et ses visites à ses clients, il espère quand même trouver un jour le « client-pactole » qui viendra garnir son compte en banque toujours à plat. La chance semble lui sourire quand Louis Roulet, un jeune et riche agent immobilier, demande de le dépêtrer d'une accusation d'agression sexuelle et de tentative de meurtre sur la personne d'une prostituée.

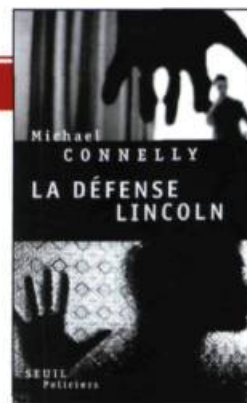
Ce qui s'annonçait comme une cause difficile mais pas impossible à plaider pour le brillant avocat de la défense tourne au cauchemar quand Haller confronte cette cause

à l'une de ses précédentes affaires. Dès lors, tout bascule. Ce revirement – dont on ne dira rien pour ménager l'intérêt des lecteurs – ramènera sa vieille hantise de faire condamner un innocent. Surtout, il aura pour effet de mettre en danger sa vie et celle des siens.

Avec ce thriller judiciaire, Connelly brosse un sombre tableau des tribunaux américains où magouilles politiques, coups fourrés et manipulations de toutes sortes sont pratiques courantes. Au terme de l'affaire, même un avocat cynique comme Haller en viendra à douter de ses raisons de continuer à se débattre dans « un monde sans vérité ». Mais, Connelly a concocté une finale qui nous permet de penser que d'autres affaires attendent l'avocat à la Lincoln. Le lecteur, lui, n'a qu'une hâte, c'est d'y monter à nouveau !

Yvon Poulin

Michael Connelly
LA DÉFENSE LINCOLN
Trad. de l'américain par Robert Pépin
Seuil, Paris, 2006, 434 p. ; 31,95 \$



Dortmunder était en train de se confectionner un sandwich aux boulettes de viande et à la mayonnaise, avec du pain de mie. Il entendit la sonnerie, regarda son sandwich inachevé, ouvert dans l'assiette tel un patient endormi sur la table d'opération, et se demanda : 'Si je ne décrochais pas ?' Puis il se répondit : 'Ça va continuer de sonner.'

Le récit démarre lentement, trop peut-être, mais le point de vue est original : il est en effet fort intéressant de suivre le héros qui, nonobstant son casier judiciaire chargé, se révèle un être fort charmant et attachant. Agités du carafon, contrefacteur d'identité, malfrats infortunés, la galerie de personnages douteux et drolatiques fait dans le thriller

nouveau genre : efficace contre le stress. Un admirable paradoxe !
Sylvie Trottier

Douglas Preston
et Lincoln Child
LE VIOLON DU DIABLE
Trad. de l'américain
par Sebastian Danchin
L'Archipel, Paris, 2006,
577 p. ; 32,95 \$

Depuis *Relic*, le couple d'auteurs prolifiques constitué de Douglas Preston et Lincoln Child n'a de cesse de replonger les mêmes héros dans des aventures terrifiantes.

Ici, l'agent du FBI Pendergast rejoint son collègue policier D'Agosta pour enquêter sur une série de meurtres étranges. Mais

s'agit-il vraiment d'assassinats ? Les cadavres semblent avoir subi une combustion humaine spontanée, phénomène physique amplement documenté mais encore inexplicable, au cours duquel des humains s'embrasent sans que rien ne brûle autour d'eux. À moins que le diable lui-même soit venu chercher leurs âmes sombres...

Car ces victimes n'étaient pas étrangères l'une à l'autre ; elles gardaient un secret depuis des décennies au sujet d'un rare et maléfique instrument de musique : un violon disparu dans des circonstances tragiques.

Pour ce suspense encore, la mécanique du tandem romancier fait un peu grincer des dents, mais pas de la manière souhaitée : intertextes pour inciter le lecteur

fiction

à consulter les romans précédents et mise en place d'une intrigue future pour le fidéliser agacent. Du coup, l'intrigue s'en trouve relâchée et sa conclusion laisse déçu, avec la désagréable sensation de s'être fait berné.

Suzanne Desjardins

Wajdi Mouawad
FORÊTS

Leméac, Montréal/Actes Sud,
Arles, 2006, 108 p. ; 14,95 \$

Wajdi Mouawad dit dans sa présentation de *Forêts* que sa démarche théâtrale s'inscrit dans la « douleur du siècle » – notre époque de ténèbres... Quelque chose qui ne porterait point de nom planerait dans et au-dessus de notre Histoire : une violence peut-être porteuse d'une promesse pour le genre humain. La littérature, de fait, la tiendrait-elle et cela, contre le vide qui, parfois, nous terrifie ?

Cette curieuse œuvre met en relation – parfois de manière un peu trop baroque... – les contradictions propres aux parcours de vie des principaux personnages qui, ici, foisonnent, avec celles des événements tragiques qui ont marqué le très violent siècle passé : de la Première Guerre mondiale, en passant par le nazisme, la guerre du Vietnam, les secousses de Mai 68 et la crise d'Octobre en 1970 !

On serait en droit de se demander quel est le sens de tout cela : des personnages tous plus curieux les uns que les autres nous disent, en substance, que les lourdeurs de l'Histoire semblent l'emporter sur cette promesse qui ne sera probablement jamais tenue... Ne reste que cette multitude de personnages – et de réflexions très pertinentes

sur notre condition – se débattant dans leurs histoires et une Histoire qui n'appartient à personne comme si nul n'était maître de sa vie... comme le déclare Baptiste, répondant à Loup : « Mais tu ne sais pas tout ! Tu ne sais pas ce qui a décidé de ta vie et ce qui a décidé de sa mort ! Tu ne sais pas ce qui a déclenché tout ça ! Tu ne connais rien de la fraction de seconde de ton existence ». Il continue : « [...] le monde, notre monde a changé. C'est un mouvement trop fort, contre lequel il est impossible de se battre, impossible de résister, jamais ! Ça emporte tout sur son passage, ça déchire tout, éventre tout ! » Alors, à quoi bon continuer... On lève ou on abaisse le rideau ?...

Gilles Côté

Jonathan Coe
LE CERCLE FERMÉ

Trad. de l'anglais
par Jamila Chauvin
et Serge Chauvin
Gallimard, Paris, 2006,
543 p. ; 34,95 \$

Dans *Bienvenue au club*, Jonathan Coe situe l'action au cœur des années 1970 et taille la veste au régime Thatcher, comme il l'avait fait quelques années plus tôt dans son brillant *Testament à l'anglaise*. Dans *Le cercle fermé*, qui clôt le diptyque, on retrouve tous les personnages du premier roman, mais vingt et quelques années plus tard. C'est donc avec un intérêt renouvelé que l'on se plonge dans l'Angleterre de Tony Blair, à l'heure de la mondialisation, de la rentabilité à tout prix, de la guerre en Irak, des manifestations, du racisme et du terrorisme.

La quarantaine entamée, les Benjamin, Lois et Paul Trotter,



Doug Anderton, Philip Chase, Claire Newman et bien d'autres n'ont certes plus l'innocence de leurs années de lycée mais ils aspirent encore à un avenir meilleur. Plusieurs ont réalisé que refaire le monde n'était pas à leur portée ; pourtant un irréductible, Paul Trotter, député travailliste opportuniste, piètre mari, père absent, semble y croire encore. Mariages réussis, divorces à l'amiable, carrières classiques, rectilignes, adultères,

idéaux écroulés, le petit monde de *Bienvenue au club* vogue tant bien que mal dans l'Angleterre du nouveau millénaire dont Doug Anderton trace un portrait peu flatteur où « la superficialité obscène de sa vie culturelle, le triomphe grotesque du vernis sur le contenu », côtoie les tendances des « néolibéraux [...] en quête de pureté au même titre que les fondamentalistes ou les néo-nazis ».

Charge virulente contre le gouvernement de Tony Blair, portrait réaliste des mœurs relâchées et de l'hypocrisie politique du début du vingt et unième siècle, *Le cercle fermé* relate d'abord et avant tout le destin de personnages attachants dont les contradictions, compromis et obsessions ressemblent à ceux des quadragénaires d'aujourd'hui, tiraillés entre rêves et désillusions.

Sylvie Trottier

Amitav Ghosh
LE PAYS DES MARÉES

Trad. de l'anglais
par Jean-Claude Zylberstein
Robert Laffont, Paris, 2006,
472 p. ; 34,95 \$

Avant de se jeter dans la baie du Bengale, le Gange crée un immense delta composé de milliers d'îles appelées l'archipel des Sundarbans. Ce pays « à la lisière du tissu de l'Inde, la frange déchiquetée de son sari », change au gré des marées. Dans ce décor de boue et de mangroves, à cheval entre l'Inde et le Bangladesh, trois personnages venus d'horizons fort différents se croisent.

Il y a d'abord Piya, la spécialiste américaine des dauphins, venue observer l'*orcella brevirostris*, une espèce exclusive à la région. Il y a Kanai, l'intellectuel de New Delhi, de passage dans la région pour récupérer le journal que lui lègue en héritage son oncle instituteur. Il y a enfin Fokir, un pêcheur de la caste des

intouchables, qui fera fonction de guide pour Piya dans ces méandres inextricables. Sur ce trio, Amitav Ghosh élabore une vague intrigue amoureuse.

Mais plus que les relations qui vont se développer entre ces personnages, ce sont les événements et les légendes qui ont façonné cette région qui constituent le vrai sujet du roman. Aux aventures de nos héros se mêle l'histoire de cette terre, celle de son peuplement au XIX^e siècle, celle surtout de la révolte des habitants de l'île de Morichjhap, venus bâtir une société sans classe. Ghosh nous raconte, parmi bien d'autres événements, comment fut découverte l'espèce de dauphin unique aux eaux du Gange et comment le port de Canning fut autrefois englouti par un raz-de-marée. Sans oublier de nous parler longuement de « Bon Bibi » qui protège les hommes au cœur pur des ruses du tigre mangeur d'homme.

Livre hybride, *Le pays des marées* instille un plaisir ambigu. Si la ramification des intrigues nous en apprend énormément sur ce coin de terre, elle réduit aussi la tension dramatique du récit. De même, la profusion d'informations finit par diluer l'intérêt du lecteur pour le sort des personnages. Faute gravissime pour un auteur de fiction ! Ici toutefois, Amitav Ghosh sauve la mise grâce à son talent qui donne vie à un lieu, à son climat et au monde qui l'habite.

Yvon Poulin

Olivier Weber
LA BATAILLE DES ANGES
Albin Michel, Paris, 2006,
555 p. ; 31,95 \$

Roman de toutes les batailles, celles de la Révolution française, celles d'un Napoléon messianique avec son armée d'Égypte, celles de jeunes aventuriers sur les terres des religions monothéistes. C'est une œuvre ambi-

La mémoire

Après *Ainsi font-elles toutes*, Clara Ness propose *Genèse de l'oubli*, un récit sur les souvenirs que l'on cherche à laisser derrière soi afin de s'en affranchir. Dans ce court roman au beau titre antithétique, Hadrien et Ariane cherchent à se constituer un nouvel habitacle pour rompre le fil d'un passé chargé. Hadrien partage avec son ancêtre romain un goût pour la protection ; alors que ce roi a fait fortifier l'empire, le personnage de Clara Ness se blottit dans son taxi, véritable refuge d'où il tente d'échapper à son passé et à l'emprise de sa famille. Émigré à Québec, ce Français anéanti par la carrière théâtrale de son père cherche à se libérer des ambitions placées en lui. Il rencontre alors Ariane dans un salon de massage et leur relation professionnelle se mue en vie conjugale. Ariane, quant à elle, devient comédienne après avoir fui une famille typique de la banlieue québécoise.

Personnages blessés, meurtris par des familles envahissantes, chargés de souvenirs qu'ils cherchent à enterrer, Hadrien et Ariane vivent leur relation dans un certain mutisme porté par des tabous. Narré selon les perspectives successives d'Hadrien puis d'Ariane, ce roman d'une prose simple et musicale laisse percevoir le désarroi des protagonistes. L'enjeu

consiste ici à laisser planer le doute sur les causes de la rupture d'avec l'origine. Or, le roman s'arrête au seuil du drame, sans franchir les vestiges de la mémoire, ni imposer une confrontation avec le passé. Autant Hadrien et Ariane doivent affronter les membres de leur lignée, autant ils demeurent emmurés dans cette position de refuge, en retrait de leur vie, inaptes à faire le deuil de ce passé. Une telle mise en retrait du monde pourrait découler des actions des personnages, mais il semble que c'est plutôt la narration, dans sa fin abrupte, qui empêche cette confrontation réelle avec l'origine. Le récit en apparaît tronqué, il n'atteint pas ses promesses. La prose lisse et coulante de Clara Ness ne parvient pas à faire résonner cette genèse de l'oubli ; c'est d'autant plus dommage que tout semblait en place pour y parvenir.

Michel Nareau

Clara Ness
GENÈSE DE L'OUBLI
XYZ, Montréal, 2006, 116 p. ; 20 \$



tieuse écrite par un romancier sûr de ses moyens, habile, qui mène son intrigue avec un bel art issu, dira-t-on sans vouloir rabaisser ses talents, du dix-neuvième siècle. Alexandre Dumas, Victor Hugo, Michel Zévaco rôdent dans ces pages, mais Olivier Weber ne se laisse jamais avoir par ces fantômes et les sublime, en quelque sorte. C'est aussi un roman d'aujourd'hui, qui fait référence à la réalité des conflits du Proche-Orient, aux guerres interminables qui engendrent tant de victimes et de dégâts.

Roman d'une recherche, celle d'une mystérieuse Règle de vie qui prônerait l'entente entre les religions. Les héros quittent la France à peine sortie d'une Révolution dévastatrice et se retrouvent dans un Orient qui com-

mence à attirer ceux qui convoitent ses richesses, d'abord spirituelles et mystiques. Napoléon est là, avec son armée et ses généraux, agresseur et conquérant, imbu de puissance, orgueilleux et assuré de son bon droit. Contre lui, des Français, des Anglais, des Turcs et, surtout, des juifs, des chrétiens, des musulmans qui veulent continuer de vivre ensemble une espèce d'entente plus ou moins cordiale. La guerre menée par Napoléon risque de tout détruire. C'est une lutte qui commence, cruelle et dévastatrice.

Le personnage d'Antoine de Phélippeaux est un drôle de zèbre et gêne parfois aux entourures. Héros à n'en point douter dans la veine de Dumas, on l'a déjà dit, donc flamboyant

et idéaliste, amoureux fou d'Hortense, il est aussi un traître, puisqu'il s'allie aux Anglais et aux Turcs, ennemis de Napoléon en ces terres d'Orient et cela, parce qu'à peine expliqué par l'auteur, laisse, oserait-on dire, un goût amer. Ce qui prouve, en tout cas, qu'on prend malgré tout très au sérieux les personnages d'Olivier Weber. Des héros donc avec du panache, des idées généreuses et des élans humanitaires.

Un beau livre plein d'Histoire, nourri d'histoires, qui amène le lecteur sur des terres chargées de tous les charmes du monde. Mil péricépées, des cavalcades, des cris, des rires, des pleurs, de l'amour, la mort et, simplement, la vie toute colorée dans un style brillant.

Richard Desgagné